

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 SEPTEMBRE 1994

Les Petits bonheurs Page D3
Essais québécois Page D3
Misto Page D5
Arts visuels Page D8
Formes Page D10

Place au Festival de la littérature!

JACQUES THERRIEN

Une envie de sortir? Vous pouvez poser la plume, sauvegarder vos textes, écorner la page de votre nouveau roman, ranger soigneusement vos besicles dans leur étui et répondre à l'invitation de l'Union des écrivains et des écrivains québécois (UNEQ) de participer, jusqu'au 30 septembre, au premier Festival de la littérature.

Nouveau-né dans la constellation, le Festival de la littérature propose plus d'une quinzaine d'événements qui se tiendront dans douze lieux différents. Pour l'occasion, la littérature se danse, s'expose, se discute, se lit, se musicalise, s'anime dans le métro, s'internationalise et se multiculturalise. Bref, la littérature devient tout sauf un plaisir solitaire.

Sensible au mandat de promotion et de diffusion de la littérature québécoise que s'est donné l'UNEQ, le président, Bruno Roy, débordant d'enthousiasme face à l'approche du Festival, la littérature doit occuper une place dans notre société et ça suppose qu'elle circule, qu'elle se fasse connaître. Avec le Festival c'est comme si on arrivait à renouveler les moyens traditionnels de promotion, annonce-t-il.

Et le renouvellement passe par la fusion. Dans une série de trois spectacles-lectures, les écrivains prendront la scène accompagnés d'artistes provenant d'autres disciplines.

Le premier de la série, Corps et Écriture, jumelle danseurs et écrivains: Larry Tremblay (danseur et écrivain); Louise Bédard (danseuse) et D. Kimm (écrivaine, directrice artistique); Hélène Monette (écrivaine) et Yves Dagenais (comédien); Aline Gélinas (chorégraphe, directrice artistique) et François Charron (écrivain). Pour D. Kimm, directrice artistique du spectacle présenté le mardi 27 septembre à l'Agora de la danse, la présence du corps ajoute une dimension insoupçonnée à un texte: «Le corps vient donner un sens au texte. Il s'agit de trouver l'authenticité, d'aller vers l'émotion d'un texte sans chercher à l'illustrer.» Le deuxième événement littéraire mis en scène, Jeu, Sexe et Mots aborde le thème de l'érotisme.

VOIR PAGE D2: LITTÉRATURE



PHOTO JACQUES NADEAU
Louise Bédard et D. Kimm participent à Corps et Écriture.

L'ORDRE DES CHOSES

OBJETS ANCIENS DU QUÉBEC.
Volume un. La vie domestique.
Michel Lessard, Les Éditions de l'Homme, 335 pages.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Certains

livres font date, en voici un. Ou plutôt trois, puisque le premier volume des *Objets anciens du Québec*, sous-titré *La vie domestique*, fait partie d'une série qui en comprendra deux autres et offrira au total un portrait complet et immensément informé de la «culture matérielle» de la société québécoise.

Ce premier volume, magnifiquement illustré, aux textes simples, mais riches et immensément informés, présente le poêle à bois et les cuisinières, le luminaire, les accessoires de la vie quotidienne en bois, en céramique ou en verre, les appareils domestiques modernes, et les objets textiles «employés dans les intérieurs». Le second, qui est déjà fin prêt, traitera notamment de la mode et du costume, des jouets, des articles sportifs et des véhicules hippomobiles. Le troisième portera sur le meuble et la maison.

Il n'y avait que le professeur Michel Lessard, titulaire en histoire de l'art et en muséologie à l'Université du Québec à Montréal, pour oser s'attaquer à un si vaste projet. Ethnohistorien de formation, il a publié aux Éditions de l'Homme un premier livre-phare en 1971, *L'Encyclopédie des antiquités québécoises*, un best-seller qui s'est retrouvé dans toutes les bibliothèques des curieux d'encans, des abonnés aux ventes de garage et des fouineurs de greniers. «Une semaine après la parution, j'ai croisé un ami qui m'a appris que j'étais sur la liste des best-sellers de *La Presse*, se rappelle le professeur. Je ne savais même pas ce que c'était qu'un best-seller...» *L'Encyclopédie* y est demeurée plus d'une année, en tête de liste. Des milliers d'exemplaires ont été vendus. Un éditeur new-yorkais en a tiré une luxueuse version anglaise.

Dans les années 1970, le professeur s'est aussi attaqué à l'architecture domestique et aux arts populaires, avec des ouvrages qui ont connu presque autant de succès. À la même époque, il a également conçu, scénarisé ou réalisé lui-même une cinquantaine de films documentaires sur le patrimoine québécois. Et quand l'intérêt pour cette chose a commencé à fléchir, au cours de la dernière décennie, celle des yuppies et d'IKEA, M. Lessard s'est tourné vers l'histoire québécoise de la photographie. C'est à lui que l'on doit cet autre magnifique album largement commenté, *Montréal, métropole du Québec*, paru à l'occasion du 350^e anniversaire de la ville, il y a deux ans.

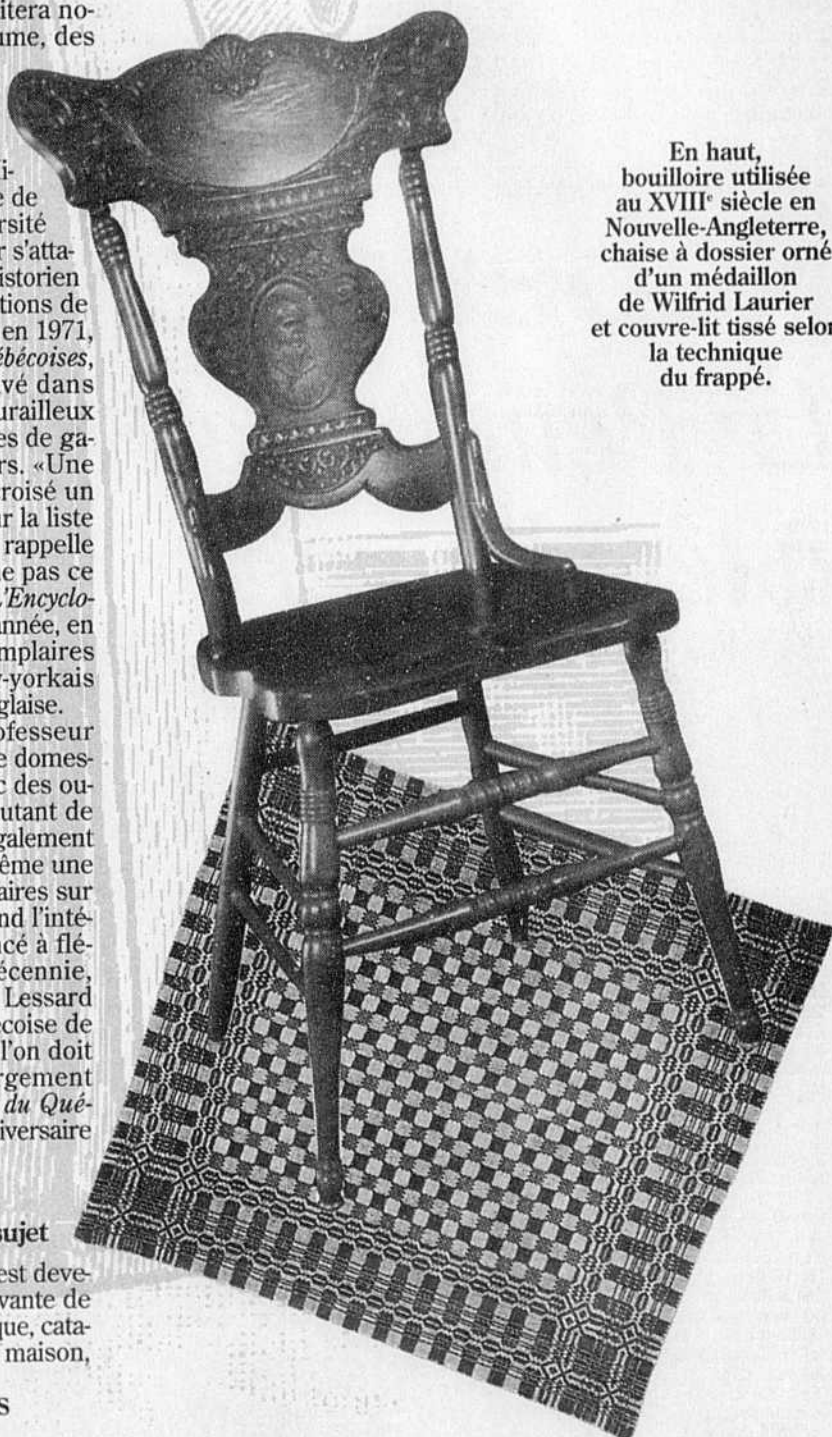
Des objets pour un seul sujet

Avec tout ça, Michel Lessard est devenu une véritable encyclopédie vivante de l'objet ancien du Québec: céramique, catalogue ou mobilier en tout genre, maison,

VOIR PAGE D2: OBJETS

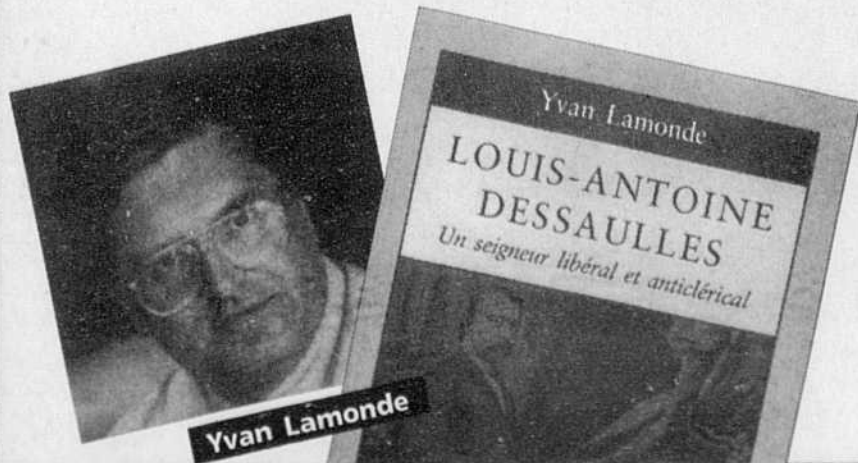


Le professeur Michel Lessard publie le premier volume d'une trilogie consacrée aux objets anciens du Québec. Un portrait de groupe avec catalogues, courtépintes, étampes à beurre et grille-pain.



En haut, bouilloire utilisée au XVIII^e siècle en Nouvelle-Angleterre, chaise à dossier orné d'un médaillon de Wilfrid Laurier et couvre-lit tissé selon la technique du frappé.

FIDES



LOUIS-ANTOINE DESSAULLES

Le destin exceptionnel du neveu — et fils spirituel — de Louis-Joseph Papineau. Seigneur de Saint-Hyacinthe, il était pourtant démocrate, républicain et anticlérical. L'envers de l'histoire connue du Québec. Vol. de 372 pages — 24,95\$

LIVRES



Le président de l'Académie des lettres du Québec, M. Jean-Guy Pilon, la vice-présidente, Mme Fernande Saint-Martin, et secrétaire général Jean-Pierre Duquette, dans le hall de la Bibliothèque nationale du Québec où un magnifique montage rend hommage à 50 académiciens.

L'Académie des lettres célèbre ses 50 ans

PIERRE CAYOINETTE
LE DEVOIR

L'automne littéraire démarre en trombe. Les livres — et les feuilles mortes — se ramassent à la pelle. La rentrée marque par ailleurs un anniversaire important qu'il est impérieux de souligner: les 50 ans de l'Académie des lettres du Québec.

C'est en effet en 1944 que Victor Barbeau, décédé le 19 juillet dernier à l'âge de 99 ans et onze mois, fondait l'Académie canadienne-française devenue en 1992 l'Académie des lettres du Québec. Quinze écrivains de toutes disciplines avaient à l'époque suivi Victor Barbeau dans ce courageux projet. Parmi eux se trouvaient Marius Barbeau, Robert Charbonneau, François Hertel, Rina Lasnier, Robert Rumilly, Alain Grandbois et Philippe Panneton (Ringue).

Cinquante ans plus tard, la vénérable institution réunit toujours nos plus grands écrivains et poursuit avec dynamisme sa mission de servir et défendre la langue et la culture française. L'écrivain Jean-Guy Pilon en préside les destinées depuis 1982, entouré de Fernande Saint-Martin, vice-présidente, et Jean-Pierre Duquette, secrétaire général.

Les activités du 50^e anniversaire ont démarré lundi dernier par l'inauguration, sous la présidence d'honneur de Gilles Lefebvre du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, d'une exposition intitulée *Le plus important de mes livres* à la Bibliothèque nationale du Québec.

L'exposition se poursuivra jusqu'au 5 novembre. On y trouve des documents d'archives, photos et éditions originales. L'Académie a demandé à chacun des académiciens vivants de choisir dans leur œuvre le livre qui leur apparaît le plus important, le plus marquant. L'Académie s'est bien sûr chargée de faire ce choix pour ses membres disparus.

Du fondateur Victor Barbeau, on a retenu *Le ramage de mon pays*, son œuvre maîtresse. Jean-Ethier Blais a choisi *Les pays étrangers* (Leméac, 1982), parce que ce livre «résume ma sensibilité et ma conception du roman, faite d'imagination et de retour à une histoire transmuée», explique-t-il. Marie-Claire Blais a retenu *Le Sourd dans la ville* (Stanké,

1979); Gilbert Choquette, *L'Étrangère ou un printemps condamné* (L'Hexagone, 1988); Fernand Dumont, *Le Lieu de l'homme* (HMH, 1971); Marcel Dubé, *Poèmes de sable* (Leméac, 1974); Madeleine Ouellette Michalska, *La Maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique* (Québec/Amérique, 1984); Jean Royer, *Poèmes d'amour 1966-1986* (L'Hexagone, 1989) et Jean-Guy Pilon, *Recours au pays* (L'Hexagone, 1961).

Pour connaître les choix des autres écrivains, il faudra se présenter à la Bibliothèque nationale et s'attarder à cette remarquable exposition.

Les festivités du 50^e anniversaire de l'Académie des lettres se poursuivront le 15 octobre prochain à l'Hôtel Chanteclerc, à Saint-Adele, où aura lieu le 12^e Colloque des écrivains qui aura pour thème cette année *Les fondateurs*. On y rendra hommage à une dizaine de fondateurs dont l'œuvre demeure aujourd'hui encore très présente. M. Jean-Guy Pilon, président de l'Académie des lettres du Québec, prononcera l'allocution inaugurale.



OBJETS Approche englobante et multidisciplinaire

SUITE DE LA PAGE D1

grange ou silo à grain, rien de ce qui a servi à nos ancêtres, à nos parents ou qui sert encore de Longueuil à Val-d'Or ne lui est étranger. «En fait, je ne suis spécialiste de rien, corrige modestement celui qui est pourtant capable de citer de mémoire la date d'apparition des moules à gaufres dans les catalogues de Dupuis Frères ou les étapes de coulage d'une casserole en fonte. Je connais bien mon champ d'étude, c'est vrai, mais disons que j'ai une perspective globale sur tout ça.»

Cette approche englobante est résolument plurielle, multidisciplinaire. Le professeur puise aux sources de l'ethnologie, s'inspire des récents développements pointus de l'anthropologie, cite des mémoires et des thèses en histoire de l'art ou en archéologie, pour finalement offrir rien de moins qu'un portrait complet de l'évolution de la société québécoise à travers le prisme de sa culture matérielle. «L'objet n'est qu'un moyen de traiter de l'identité, dit-il en rappelant qu'il travaille dans l'optique définie par des penseurs comme Fernand Dumont, qui vient de publier une magistrale *Genèse de la société québécoise* (Boréal). Avec mes livres, j'aimerais beaucoup que mes concitoyens s'identifient à ce qu'ils sont, se voient dans leurs différences et leurs ressemblances.»

Et quelle signification supérieure ces choses possèdent-elles si on les regarde en connexion les unes avec les autres? «Le Québec a toujours été au carrefour des cultures française, britannique et américaine, dit M. Lessard. Depuis les années soixante, l'historiographie et la mémoire collective ne revalorisent qu'un seul des trois pôles, celui venu de France,

bien réel dans l'architecture religieuse ou un certain mobilier. Mais c'est oublier tout le reste qui n'a rien à voir avec la francité et la ruralité. On a occulté la ville et l'influence britannique et américaine, bien plus vaste depuis la fin du siècle dernier. (...) Le grand constat du premier livre, et qui sera accentué dans les autres, c'est à quel point nous sommes très tôt devenus états-uniens.»

L'idée est donc de montrer l'ouverture sur le monde, à partir de petits détails en apparence insignifiants, mais en fait chargés de leçons sur les liens qu'à toujours entretenus le Québec avec l'étranger. L'histoire d'un objet comme le grille-pain permet alors de tracer d'importantes parallèles avec toute l'évolution de la société. Des «fourchettes à rôties», des «étoiles à toasts» utilisées sur le feu, en passant par les grille-pain pyramidaux pour cuisinières à gaz, jusqu'à leurs descendants électriques, avec ou sans portes, puis automatiques, c'est la mutation d'une société vers sa modernité et son américanité qui s'expose en raccourci.

Un livre en art

M. Lessard est aussi particulièrement fier d'avoir considéré la dimension esthétique des objets anciens, la grammaire des formes, la pluralité des styles. «Les objets ont une dimension utilitaire et le livre s'attarde à leur inscription systémique dans une dimension sociologique. Mais je travaille dans un département d'histoire de l'art et à force de côtoyer des spécialistes des formes et des styles, j'en suis venu à considérer la beauté intrinsèque des choses.»

Le livre rend justice à cette dimension, atteint lui-même le statut de pe-

tite œuvre d'art, avec ses quelques 700 photos couleur et noir et blanc, toutes reproduites au laser, qui ont été réalisées par les photographes Normand Rajotte, de Montréal, et Brigitte Ostiguy, de Québec.

Ce qui ne veut pas dire que l'ouvrage, qui se vend moins de 70 dollars, s'adresse d'abord aux spécialistes, aux collègues du professeur, même si ceux-ci pourront y trouver leur compte, et largement.

Le professeur Lessard lui-même n'a pas développé de manie de collectionneur, même s'il passe son temps à côtoyer des monomaniaques et à éplucher des greniers. «J'ai vu des affaires étonnantes. J'aurais pu acquérir des petits trésors pour des bouchées de pain. Je ne l'ai jamais fait. Chez moi, c'est meuble contemporain et je n'ai aucune nostalgie pour le bon vieux temps. Seulement, j'ai toujours cherché à faire prendre conscience aux gens des valeurs qu'ils possèdent et j'ai toujours voulu qu'ils entretiennent un rapport franc avec leur passé.»

Ce qui n'a pas toujours marché. M. Lessard parle avec une infinie tristesse de ces villages centenaires du Lac Saint-Jean ou de sa Beauce natale, défigurés au cours des dernières années par un développement anarchique, une architecture sans âme, ou de récents bungalows crypto-espagnoles, recouverts d'aluminium, coûteux maintenant des maisons «canadiennes». Il raconte aussi que depuis quelques années, les rabatteurs des antiquaires torontois, bostoniens ou new-yorkais vident le Québec de ses petits trésors. «Ils ramassent à plein camions des meubles Arts & Craft qu'ils achètent pour une chanson et revendent à fort prix. (...) Le patri-moine fout le camp.»

LITTÉRATURE Pour l'amour de la lettre et de l'écriture

SUITE DE LA PAGE D1

Les auteurs Anne Dandurand, Charles Guilbert, Line Mc Murray et Martin-Pierre Tremblay, accompagnés des musiciens René Lussier et Pierre Tanguay, promettent un spectacle audacieux et ludique à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, le mercredi 28 septembre à 21h. Finalement, le spectacle de clôture du vendredi 30 septembre au Petit Campus mise sur la contribution de quinze écrivains et deux musiciens. réunis sous le thème de «Vous étiez étranger». Participeront à l'événement, entre autres: Jean Paul Daoust, Claude Beausoleil, Denise Boucher, Claire Dé, Patrice Desbiers et Jean Pierre Girard, sous la direction artistique de D. Kimm et la direction musicale de Pierre St-Jak et Bernard Buisson. A noter que les droits d'entrée sont de 6 \$ pour les deux premiers spectacles et de 4 \$ pour le spectacle de clôture.

Autre aspect intéressant de ce Festival, rendu possible grâce au soutien financier du Conseil des Arts de la CUM, est la place accordée à la littérature jeunesse. Sylvain Dodier, dit le Camelot, en assure l'animation.

Le personnage, né lors du Salon du livre de Québec en 1993, partage, sous forme de jeux et d'entrevues avec des auteurs, sa passion du livre, de la lecture et de l'écriture. Après son passage par le métro Berri-UQAM, hier, le Camelot sera à la librairie Renaud-Bray/Parc cet après-midi, de 14h30 à 16h30. Vous pourrez jouer, petits et grands, au jeu «Qui a créé qui?», avec la collaboration des écrivains Chrystine Brouillet, Robert Davidts, Louis Hémon, Carmen Marois et Danielle Simard. «Pour une fois que la littérature jeunesse n'est pas laissée pour compte. Ce Festival est très audacieux», dit le Camelot.

Si le Festival a pu créer de nouveaux événements littéraires, il a su aussi s'associer à d'autres manifestations prévues afin de devenir une locomotive de promotion et de diffusion de la littérature. Une série de rencontres aura lieu dans le cadre de l'événement international intitulé Multiculturalisme ou Melting-pot: quelles perspectives en Europe et au Canada. Des rencontres auxquelles participeront des écrivains du Québec, de la France, de l'Allemagne et des Pays-Bas. Le 27 septembre, une première

table ronde portera sur le thème «Quelle est votre nationalité littéraire?». Le lendemain, les auteurs poseront la question: «L'ailleurs n'est-il pas un miroir en négatif qui permet de mieux retrouver ses origines?». Les deux rencontres ont lieu au Goethe-Institut en début de soirée. La dernière soirée, le 29 septembre, présente une lecture publique permettant aux auteurs de présenter leurs œuvres dans la langue de leur choix. Un joyeux mélange phonétique qui se tiendra à la Bibliothèque nationale du Québec, à 20h.

Pour l'amour de la lettre et de l'écriture, Jérôme Peignot, écrivain français et héritier d'une célèbre famille de fondateurs de caractères, donnera deux conférences: Histoire de l'alphabet et de l'écriture (lundi à la Bibliothèque nationale du Québec) et Typoésie: du visible au lisible (salle Marie Gérin-Lajoie de l'UQAM, mercredi, 19h30). Cette dernière conférence se tient dans le cadre de l'événement Typomondo.

A l'UNEQ, on veut bien festoyer, mais on veut aussi réfléchir. Donc, une première table ronde se tiendra aujourd'hui à la librairie Champigny de 14h à 16h. Présentée sous l'égide de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), la discussion portera sur le métier d'éditeur: Publier de la littérature: trois points de vue. Demain après-midi, 25 septembre, à la Maison des écrivains, de jeunes auteurs prennent la parole sous le thème: Profession: jeune écrivain. Vous pourrez profiter de votre passage à la Maison pour apprécier l'exposition de Jocelyne Aird-Bélanger intitulée: Fusions et rituels d'Amérique, des œuvres créées pour deux livres d'artistes.

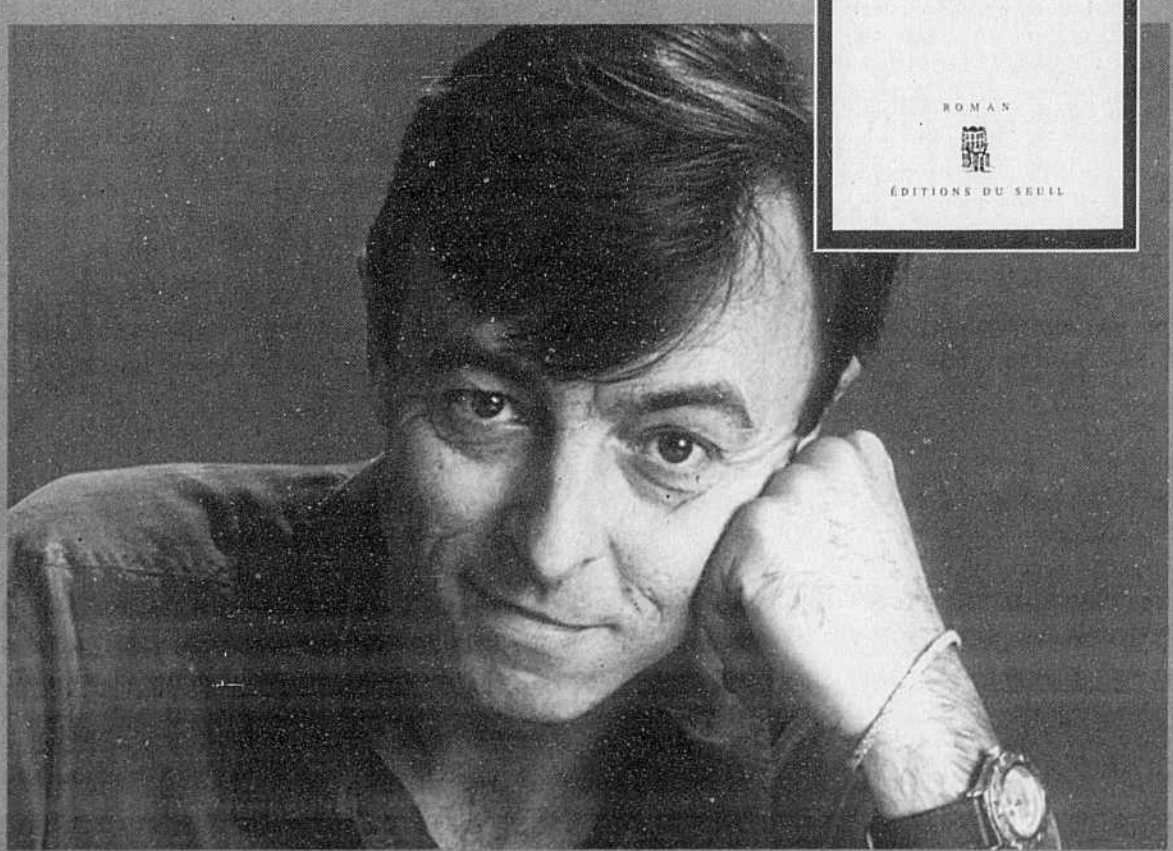
Pour obtenir un calendrier complet, il faudra ajouter deux événements théâtraux: la série de dix lectures publiques de la pièce de Michel Tremblay, *En circuit fermé*, et la performance de l'écrivain, metteur en scène et comédien Alberto Kurapel, *La Bruta Interférence*.

Avec le Festival de la littérature, l'UNEQ espère établir une nouvelle tradition et donner le coup d'envoi à la rentrée littéraire. Son président voit dans cette opération de visibilité de nouvelles avenues. «Un des problèmes des Québécois, c'est qu'ils ont de la difficulté à avoir accès à leur propre culture. Un événement comme celui-ci leur permet d'avoir accès à eux-mêmes, à travers les écrivains et leurs œuvres.»

Pour renseignements et réservations: (514) 849-5907.

Robert Lalonde

Le Petit Aigle à tête blanche



« Car Le Petit Aigle à tête blanche est un roman immense, un essai philosophique et un poème aussi, qui m'a piégé sans cesse, m'entraînant plus loin quand je demandais grâce, ailleurs quand j'en redemandais. »

Réginald Martel, *La Presse*

« ...un superbe plaidoyer destiné à ébranler un pays hanté par l'oubli... ces pages si belles qui bouleversent celui qui s'y attarde et qui allument l'âme de celui qui s'y abandonne. »

Pierre Cayouette, *Le Devoir*



Le Seuil

272 Pages - 24,95\$

Gloria Escomel

Les Eaux de la mémoire

Les brefs récits et les contes réunis ici abolissent les frontières de l'individu et du temps.

152 pages - 15,95 \$

Parutions B O R É A L automne

LIVRES

LES PETITS
BONHEURS

Un secret bien gardé



GILLES
ARCHAMBAULT
ARMANCE
Stendhal, Édition présentée, établie
et annotée par Jean-Jacques Labia.
GF-Flammarion, 305 pages.

Stendhal, on le sait, évoquait souvent le succès posthume de ses œuvres. Il avait en tête un lecteur éventuel de 1929. Mince consolation qui lui permettait de passer outre à l'étrétesse d'esprit de ses contemporains. Combien d'auteurs venus après lui se sont ainsi inspirés de cette attitude par rapport à la critique?

Armance n'a pas été bien accueilli. Il était tout à fait normal que l'on réagisse ainsi. Sous-titré *Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827*, ce roman propose l'histoire d'une société. De ces salons, le Grenoblois fait une peinture peu flatteuse. On ne lui pardonna d'autant moins son attitude qu'on lui reprocha de dépeindre une société qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Stendhal fréquentait les salons littéraires, mais ne frayait pas dans les milieux aristocratiques.

Mais il y avait un obstacle plus grand encore. Stendhal choisit de traiter de babillonnisme. Ce mot d'origine italienne désigne l'impuissance sexuelle masculine. Le sujet était alors à la mode. Afin d'éviter un scandale qu'il exagère, Stendhal ne signe pas son ouvrage et pousse la prudence au point de ne jamais utiliser en termes clairs les mots nécessaires. De telle sorte qu'on pourrait lire *Armance* sans savoir de science certaine qu'Octave, le personnage central, souffre d'être

un amoureux platonique.

Dès le début du roman, Octave nous apparaît comme un être torturé, triste, dépourvu de désir. Il rencontre Armance, sa cousine, en sera bouleversé. Le roman raconte les tourments d'une conscience qui ne trouve jamais de répit. Est-il loin de sa parente, il est malheureux comme les pierres. S'en approche-t-il, il n'aura de cesse qu'il ne l'ait blessée. Cent fois il souhaite mourir, cent fois il renaît. Soutenu et inquiété par un penchant qu'il ne peut assumer totalement, il joue avec les sentiments d'Armance sans bien s'en rendre compte. Il finit par l'épouser, puis se donne la mort.

Dans une lettre à Mémérie qu'il signe Comte de Chatevel — on connaît la fascination des pseudonymes chez Henri Beyle — il est moins circonspect. «En 1826, si la civilisation continue et que je revienne dans la rue Duphot, je raconterai qu'Olivier (c'est-à-dire l'Octave d'Armance) a acheté un beau godemiché portugais, en gomme élastique, qu'il s'est proprement attaché à la ceinture, et qu'avec ledit, après avoir donné une extase complète à sa femme...»

Tel qu'il nous est livré, ce roman est donc fort sibyllin. Octave apparaît la plupart du temps comme un enragé. Un être difficilement fréquentable assurément puisqu'on ne peut jamais prétendre le comprendre. Il s'amuse à se surprendre lui-même. Il est le caprice incarné et la pauvre Armance qu'il voudrait bien aimer, et qu'il aime de bien étrange façon, apparaît comme une victime. Quelle est la tare d'Octave? Stendhal nous laisse avec des conjectures. Puisque l'éventualité de son incapacité physique n'est même pas évoquée.

Comment expliquer alors la fascination qu'exerce sur nous ce personnage? Stendhal décrit avec minutie un être dominé par le sentiment de son impuissance tout en taisant l'aveu qu'il peut-être le libérerait. A peine avoué-il à la comtesse d'Aumale: «Moi, aimer! Hélas, c'est un avantage qu'apparemment le ciel m'a refusé.» On ne s'intéresse à ce roman empêché qu'est *Armance* parce que l'on ne peut être indifférent à cette profonde mélancolie, à ce malaise de vivre qui habite le personnage principal.

On songe aux grands romans qui viendront, on est fasciné par la modernité d'une écriture qui préfigure l'œuvre d'un Pavese, par exemple. Le roman raté d'un auteur de génie ne peut l'être qu'à moitié.



ROBERT
SALETTI

LE PROCHE ET LE LOINTAIN
Claude Lévesque,
VLB éditeur, 354 p.

LA RÉGION CULTURELLE
Problématique interdisciplinaire,
sous la dir. de Fernand Harvey,
IQR, 231 p.

ENTRE TRADITION ET UNIVERSALISME
Sous la dir. de Françoise-Romaine
Ouellette et Claude Bariteau,
IQR, 571 p.

Résumons-nous. Pour Charles Taylor, interpellé la semaine dernière dans cette chronique, la tendance actuelle au relativisme, si elle se maintient, ne peut mener qu'à un néo-nietzschisme néfaste pour la démocratie. Sans retourner à l'ère préromantique ou préfreudienne, quand la question de la subjectivité était encore assujettie aux métadiscours de la religion ou de la métaphysique, une certaine rationalité, la recherche d'une certaine vérité philosophique et politique commune doivent prévaloir. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que la réflexion de Taylor a des ramifications partout. Plusieurs ouvrages récents le démontrent.

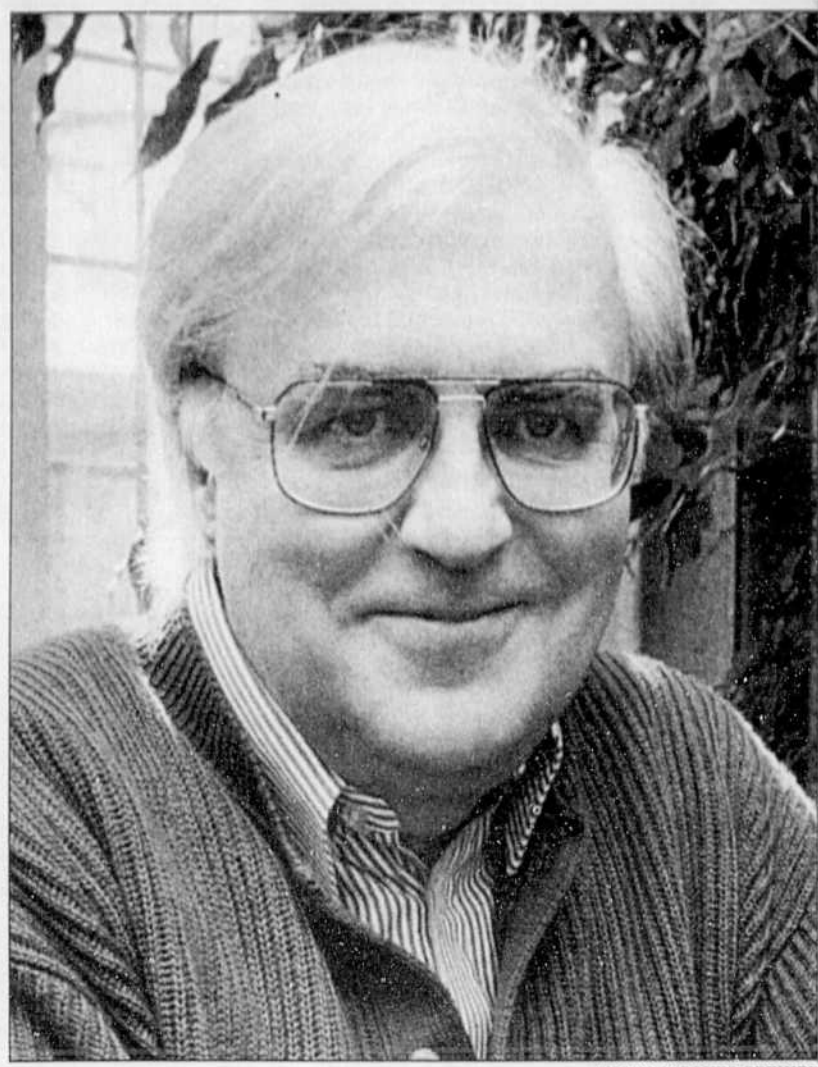
La question de l'arrimage de l'individuel à l'universel est cruciale parce que fondamentalement philosophique et politique. La pensée de Taylor élaborée dans *Multiculturalisme* s'inscrit dans un courant d'opposition au relativisme que l'on peut appeler anti-nietzschéen. Des philosophes français se sont récemment rassemblés sous cette bannière dans *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens* (Grasset, 1993).

Dans un article de la revue *Spirale* consacré à *Nietzsche et ses mythes* (n° 129, déc. 1993), Georges Leroux a bien montré que ce courant en est un très français, comme la déconstruc-

tion d'ailleurs, au départ très française elle aussi, à laquelle il s'oppose. Dans la perspective de cet anti-nietzschisme, la déconstruction et la rectitude politique qui lui est associée sont *out*, et quelque chose qui reste innommée mais qui a à voir avec le libéralisme est *in*. J'en prends pour preuve une critique d'André Baril sur le dernier essai de Claude Lévesque, *Le Proche et le Lointain*. Intitulé «La déconstruction est un solipsisme» (voir le numéro de septembre de *Lectures*), cet article pourfend la cause déconstructiviste.

Il est vrai que M. Lévesque s'est depuis longtemps fait le chantre québécois de Nietzsche, Bataille et Derrida, entre autres, et est perçu par certains de ses collègues philosophes comme une sorte de transfuge. Il est vrai que *Le Proche et le Lointain* n'est pas du meilleur cru — on y mêle un peu allègrement textes critiques, entrevues et discours de célébration —, que l'insistance à réduire la philosophie à de l'antipoesie ou de l'anti-art est cavalière et que le propos dans son ensemble est mal servi par une propension à affirmer plutôt qu'à argumenter. Il n'en reste pas moins que la déconstruction comme courant de pensée a permis de faire fructifier la logique nietzschéenne voulant que la vérité philosophique est aussi beaucoup une affaire de style, c'est-à-dire une affaire littéraire ou, plus prosaïquement, une affaire de langage. Et à ce titre, Claude Lévesque a fait sa part.

La question du relativisme a aussi un versant politique et concret nommé «décentralisation». La dernière campagne électorale a remis à l'avant-scène les revendications régionales. Les maires de la Communauté urbaine de Montréal eux-mêmes sont à repenser administrativement l'agglomération montréalaise. Dans la Région culturelle, Fernand Harvey et ses acolytes du CEFAN (Chaire de recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord) proposent une réflexion en profondeur sur la notion de région. Ce qui était au départ un concept géographique, puis économique, est en train de s'étendre et de se généraliser. Le temps semble donc venu, selon eux, de parler de région culturelle, de «structuration de l'espace régional en fonction de la culture». Plusieurs disciplines sont convoquées à faire cette exercice de redéfinition, dont l'histoire, l'anthropologie, la linguistique et les études littéraires.



Claude Lévesque

Ce type d'ouvrage collectif est évidemment à peu près impossible à résumer. Je me contenterai de donner un exemple révélateur de la difficulté de penser le relativisme. Analysant le cas de la littérature régionale de Mauricie, Micheline Cambron en arrive à la conclusion que dans son «identité» comme dans ses structures, cette littérature régionale n'est qu'un microcosme de la littérature «nationale», et donc que le concept même de littérature régionale, s'il a un fondement géographique, est épistémologiquement peu pertinent. Bref, la littérature mauricienne existe, mais elle est à définir, à relativiser.

Un débat similaire a lieu à l'Association canadienne des sociologues et des anthropologues de langue française, dont les termes sont ceux d'une opposition *Entre tradition et universalisme*, entre un enracinement à une communauté culturelle et les principes démocratiques de ci-

toyenneté, de droits individuels et de liberté de la personne. L'ouvrage collectif dirigé par Françoise-Romaine Ouellette et Claude Bariteau est le résultat d'un colloque dont les sous-thèmes étaient «Nations et cultures», «Le lien social» et «Lieux d'identité et de la mémoire». Encore une fois, plutôt que de tenter l'impossible, je préfère laisser la parole à l'un des participants, le théologien Fernand Ouellet: «Le relativisme (...) est une question passionnante, car elle nous oblige à explorer les tensions entre des dimensions apparemment irréconciliables de notre situation contemporaine: l'affirmation de la liberté du sujet face aux forces impersonnelles de la matrice cybernétique de la modernité, le maintien des traditions culturelles face à l'impact «désenchantement» de la science moderne et aux valeurs transcendantes sous-jacentes à la Déclaration universelle des droits de l'homme.



ROBERT
LÉVESQUE

Le Feuilleton de Robert Lévesque
se fera de retour dès samedi prochain.

NDLR

Dans le cahier Livres du 10 septembre, notre compte-rendu de l'ouvrage de M. J. R. M. Sauvè, *Géopolitique et avenir du Québec*, faisait grief à l'éditeur de ne pas avoir substitué le mot *stratège* au mot *stratégiste*, qui semblait un anglicisme. Le président-directeur-général de Guérin éditeur, M. Marc-Aimé Guérin, proteste vivement, deux dictionnaires à l'appui. En effet, le Petit Robert reconnaît bel et bien l'équivalence entre les deux termes, même si *stratégiste* est dit «vieilli». Le Dictionnaire historique de la langue française abonde dans le même sens, et ajoute que *stratégiste* «a aussi désigné une personne qui écrit sur la stratégie», ce qui est le cas de M. Sauvè et de plusieurs auteurs qu'il cite. Dont acte. Un vocabulaire se porte toujours bien quand il s'élargit.

LIBRAIRIE
HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

CHARLES-PHILIPPE DAVID

AU SEIN
DE LA MAISON-BLANCHE

La formulation de la politique étrangère
des États-Unis de Truman à Clinton



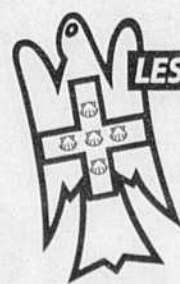
ISBN 2-7637-7666-4
Format 17 x 22,5 cm
xxiv-520 pages
35 \$

«Espérons que ce livre remarquable sera lu par tous ceux qu'intéresse et concerne la politique étrangère des États-Unis — notamment par les décideurs, qui y trouveront matière non seulement à réflexion mais à conclusion.»

— Marie-France Toinet,
Fondation nationale
des sciences politiques, Paris

«Nous sommes en présence d'une étude de grande valeur, fortement documentée, bien structurée, tenant compte de tous les courants de pensée dans cet immense champ d'étude qu'est la politique étrangère des États-Unis.»

— Louis Balthazar,
Université Laval, Québec



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

ÉDITEUR

En vente chez votre libraire ou chez
DISTRIBUTION UNIVERS

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0
Tél.: (418) 831-7474, 1-800-859-7474
téléc.: (418) 831-4021

Pierre
MorencyLes paroles
qui marchent
dans la nuit

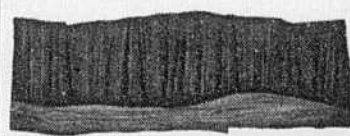
Poèmes

Un recueil où sont
rassemblés vers et
prose qui est une
magnifique célébration
du monde et
du verbe.

Pierre Morency

LES PAROLES
QUI MARCHENT
DANS LA NUIT

poèmes



Boréal

* 112 pages - 18,70 \$

Parutions BORÉAL automne

Betsi Larousse
ou l'ineffable eccéité de la loutre

LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

Les choses de la vie

THE STONE DIARIES
Carol Shields, Vintage Books, 361 pages

L'autre midi, à l'entrée de l'auditorium du Musée des beaux-arts de Montréal, j'ai bien cru un instant que j'allais assister à une mini-émeute. La gent féminine de Westmount était venue en foule assister à l'événement, et au comptoir des billets, les organisateurs, désorganisés, s'emmêlaient complètement dans les réservations. Le désordre virait à la bousculade et d'un instant à l'autre, c'était fatal, on entendrait le choc sourd et sublime de sacoches-Vuitton qui se battent en duel. Ou le sinistre craquement de la veste Chanel qu'on déchire. Et puis non, finalement, tout rentra dans l'ordre. Et c'est dans un silence attentif, parcouru de frémissements



Sophie Girouard

et de rires émus, qu'on écoute l'auteure Carol Shields — venue tout exprès de Winnipeg, où elle réside — lire des extraits de son dernier roman: *The Stone Diaries*.

La romancière travaille actuellement à la scénarisation de son livre précédent, *The Republic of Love*, qui va être porté à l'écran. *The Stone Diaries*, Prix du Gouverneur général 1993, en plus d'avoir figuré sur la liste des prétendants au Booker Prize, le Goncourt londonien, est resté pendant près d'un an dans le peloton de tête des ventes en librairie du Canada anglais. De toute évidence, la prose de Mme Shields pince plus d'une corde sensible dans le cœur de ses lecteurs, et surtout de ses lectrices.

The Stone Diaries est l'histoire d'une vie exemplairement ordinaire, celle de Daisy Goodwill, née dans un coin perdu du Manitoba en 1905, morte quelque 80 ans plus tard, en Floride. Une vie

comme la vôtre ou la mienne, sans signification profonde, sans fil conducteur ni trame apparente, mais comportant son lot de surprises et de revirements, de tragédies, aussi, presque toujours mineures et surmontables. Les titres des chapitres, «Enfance», «Mariage», volontairement banals, en annoncent les étapes, en suivant simplement la chronologie.

Daisy Goodwill non plus n'a rien d'extraordinaire, rien d'une héroïne de roman. Elle se marie deux fois, élève trois enfants, fait l'expérience du travail après la perte de son mari, puis se retire au soleil où elle joue au bridge... et voilà. Et Carol Shields l'a voulue telle. «Certains lecteurs, racontait la romancière à sa conférence, m'ont écrit pour me dire qu'ils auraient aimé que Daisy se force un peu plus... Moi aussi j'aurais aimé ça, mais...» Mais alors, c'est le roman lui-même qui aurait failli à sa tâche: inventer l'existence typique d'une femme moyenne des générations précédentes, comme il y en eut des millions, et mettre en valeur ce qui reste, une fois le romanesque écumé.

Pour Carol Shields, ce récit de vie imaginaire fut l'occasion de s'interroger sur le genre biographique. (Pour que son roman ressemble encore plus à une biographie, elle y a même fait reproduire

de fausses photos de famille, en réalité des portraits non identifiés et des clichés anciens achetés aux puces.) Qu'est-ce qu'on sélectionne et qu'est-ce qu'on oublie dans une biographie? Qui sait quoi, qui est sûr de quoi, qui parle? Carol Shields s'amuse, nous amuse, à jouer sur les ruptures de ton et les glissements de points de vue. Un narrateur omniscient a le plus souvent la parole, mais certains épisodes sont reconstitués au moyen de lettres ou autres subterfuges. Dans le premier chapitre, qui est peut-être le plus puissamment sensuel de tous, Daisy elle-même raconte sa naissance, et l'amour de ses parents, qu'elle est forcée d'imaginer puisque sa bonne et grosse maman est morte en lui donnant la vie — et en fabriquant un pudding!

The Stone Diaries est un livre subtil et riche à plusieurs niveaux en beautés de toutes sortes. Comme un bâton de vanille dans un gâteau, un certain filon de noire ironie laisse flotter de page en page son parfum léger. Deux motifs récurrents, celui de la pierre et celui des fleurs (la famille de Daisy abonde en tailleurs de pierre et en amoureux de botanique) ajoutent un contrepoint intéressant. Mais, l'avouerai-je — à lire tous les critiques de New York à Londres qui se sont pâmes sur cette œuvre, j'en ai presque honte — j'ai dû me forcer, par moments, pour continuer à m'intéresser au sort de cette Daisy dont le caractère reste indéfini. Comme dans la vraie vie, ce personnage central «sans qualités» ne saura jamais avec certitude s'il est nul ou talentueux, moche ou beau. Comme dans la vie, ceux qui l'entourent, le père frappé par l'éloquence et par l'amour d'une Italienne, l'amie de fille rigolote, et tant d'autres, ont, par l'effet du recul, plus de relief et de couleur que Daisy elle-même, mais disparaissent, hélas, trop souvent de l'histoire, juste au moment où on commence à s'attacher.

Ce n'est pas l'un des moindres miracles de ce roman que de réussir, malgré cela, à nous faire vivre de l'intérieur les changements qui s'opèrent dans le corps, la tête, la psychologie de Daisy, simplement parce que le temps passe. Par le jeu des ambiances, le ton des conversations, Carol Shields nous plonge dans chacun des âges et des états d'être de Daisy Goodwill, tour à tour jeune fille sujette aux crises de fou rire et vaguement dégoûtée par la sexualité, mère de famille débordée, retraitée heureuse, vieille dame un peu triste qui perd la boule. Chacune de ces périodes s'impose avec force, et surtout avec le découpsu et la brusquerie de l'existence qui fait qu'un beau matin, on se découvre avec dix ans de plus et une personnalité qu'on ne se connaît pas. Est-ce toi, Daisy, Marguerite, répond, répond, répond vite... C'est probablement cette justesse d'observation qui fait que tant de lectrices de Westmount, de Winnipeg et de partout ailleurs ont été bouleversées par *The Stone Diaries*.

grand concours

Sous la
couverture

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er}
prix

Deux billets
d'avion à
destination de
Genève sur les
ailes de
swissair+

2^e
prix

Deux bons d'achats:
■ 1000\$ Chez
Champigny
■ 1000\$ Chez
RENAUD-BRAY

3^e
prix

La collection
complète des
œuvres de la
Bibliothèque du
Nouveau Monde
BNM

aussi

Chaque semaine, un
gagnant recevra
5 ouvrages présentés
lors de l'émission*...
et un abonnement à
la revue littéraire

Lettres québécoises

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en onde lors de l'émission **Sous la couverture**, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à : **Concours Sous la couverture - Le Devoir**
a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville
Montréal (Québec) H3C 4T9

Les règlements de ce concours
sont disponibles à la SRC.

SRC Télévision LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

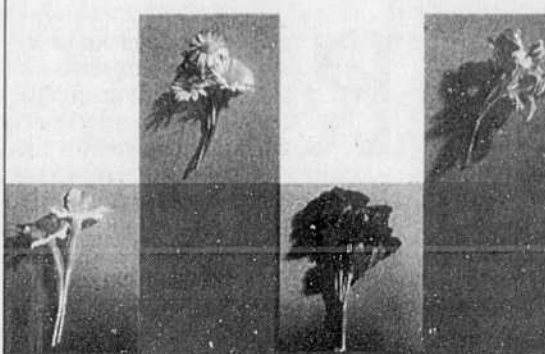
Ville

Code postal

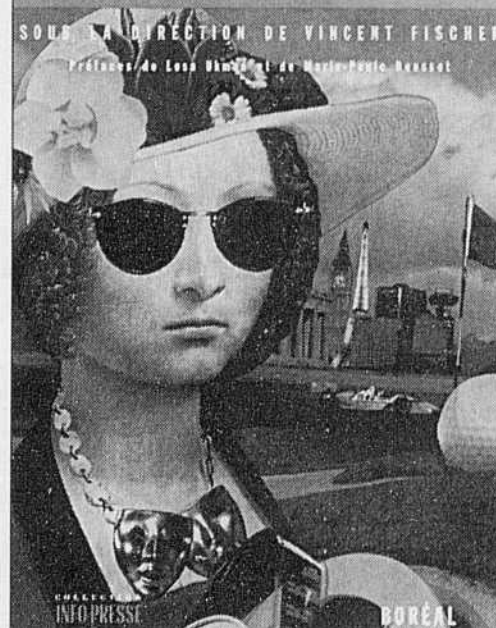
Téléphone

2409

CAROL SHIELDS

The
Stone
DiariesWinner of the
Governor General's Award

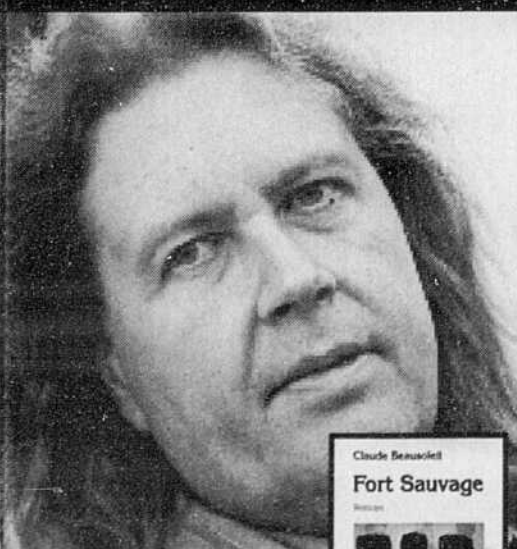
Sous la direction de Vincent Fischer

Un livre
pratique,
concis,
indispensable.LE SPONSORING
international

Une équipe
de dix
coauteurs
provenant
des quatre coins
du monde ont
réalisé cet
ouvrage sur un
sujet qui n'avait
jusqu'à présent
jamais été traité.



Essais BOREAL 94

La 41^e rentrée de l'Hexagone

CLAUDE
BEAUSOLEIL
FORT SAUVAGE

Roman, 128 pages, 15,95 \$

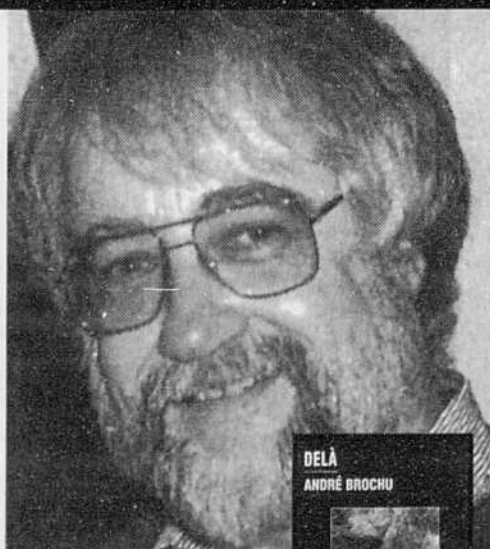
Le lieu de la résistance
est aussi celui de tous les
possibles.



MICHELINE
LA FRANCE
LE VISAGE
D'ANTOINE
RIVIÈRE

Roman, 208 pages, 18,95 \$

«Je suis un être provisoire et
de service en cas d'avenir.»



ANDRÉ
BROCHU
DELÀ

Poésie, 176 pages, 18,95 \$

«Il y a une joie du monde à
prendre corps à corps et
mot à mot.»



LOUISE WARREN
LE LIÈVRE
DE MARS

Poésie 96 pages, 15,95 \$

«Je ne savais pas que les
livres sont à l'intérieur de
nous comme autant de
cellules vivantes.»

Cahier spécial
AUTOMOBILES
les
nouveaux
modèles

À voir
le 1er octobre
dans

LE DEVOIR



LIVRES

Yann Martel

L'Art rédempteur

HERVÉ GUAY

MISTO
Pas
même un
petit 51...

TIR À VUE

Serge Quadruppani,
N° 2343 de la Série noire.Six romans de Ed McBain dans la
collection Omnibus.

Dans le polar, il y a des constances. Des invariables qui favorisent l'identification de l'origine nationale de tel ou tel artiste des histoires de sang, de bruit et de fureur. Chez les Anglais, les British, les affaires de «meurs» sont à l'honneur. Chez les Espagnols, à ne pas confondre avec les espingos, le baroque, version honorable de la folie, est souvent le moteur du propos. Chez les Italiens, les dessous de l'art, surtout le florentin, sont faits de cadavres. Chez les Français, on bouffe et on picole. En deux mots comme en douze, la boustifaille enrobée de petits vins, combinée aux magouilles politico-immobilières sont les deux mamelles du polar français conventionnel. Evidemment, face d'anchois dira: «Ya des exceptions!» C'est évident, du coup, qu'il y a des exceptions. Même qu'il y en a des paquets d'exceptions. Même que, mises toutes ensemble, les exceptions, elles ne constituent pas la règle, elles constituent la norme.

La règle... La norme... On s'en balance. On s'en fou. On s'en moque. On s'en fait. Parce qu'on n'est pas dans la philo, mais bien dans le «pas-sérieux». Et lorsque le «pas-sérieux» ne se prend plus au sérieux... Alors là, ça ne va plus! Mais plus du tout. Même que ça nous met en rogne.

Prenez Serge Quadruppani, auteur de *Tir à vue*, n° 2345 de la Série noire, et bien il a saboté la digestion d'une carbonade flamande, le couillon! Tout ça parce qu'il a usé des lieux communs du «polaroid franchouillard» avec parcimonie. Il doit être timide, le Quadruppani.

On est en France, dans le sud. On est à La Roque, gros bourg situé près de Toulon. Ça commence par un suicide, Aimé Doumergues, un notable qui a réussi le prodige de s'envoyer trois balles dans le coco lors d'une réception donnée en l'honneur d'un ministre quelconque. On se dit: «Ça sent la bonne vieille magouille politico-immobilière». Ange Duguay, le flic-personnage-central de *Tir à vue*, la sent également, la magouille.

Comme il est très brillant, et donc qu'il réfléchit, notre Duguay se dit qu'un suicide de trois balles, ça dépasse l'entendement. Heureusement qu'il est là, Duguay, parce que jamais on ne s'en serait douté qu'une personne parvienne à ratisser sa cervelle en s'envoyant trois plombs dans le coco.

Il y a Doumergues, il y a sa fille, Isabelle, un tantinet nympho parce qu'on ne fait jamais preuve de tendresse à son égard, et non son endroit, il y a aussi, voire surtout, Ciampini. Avec un nom pareil, notre Duguay sent la filière sicilienne. Il se dit que ce Ciampini qui incemment mijote un projet immobilier pour BCBG ne doit pas être clair. Heureusement qu'il est là, le Duguay. On vous le dit.

Ça commence par un suicide, et ça se poursuit avec un braquage d'une succursale de la Banque de France et du chantage. À La Roque, il y a un malin qui utilise le système vidéo installé dans les principaux points de chute de la ville, question sécurité, pour ses propres moyens financiers. Et il y a évidemment des ripoux. Bref, Quadruppani use de tous les lieux communs du polar français contemporain. Il ratisse large.

Il ratisse si large, qu'on s'enlène — le dico, il dit que c'est l'orthographe rare de enligner —, ainsi donc on s'enlène, version polie de vous savez quoi, parce que Quadruppani prend au sérieux des trucs usés jusqu'à la corde. Si encore ses personnages buvaient un petit 51, histoire avant de se taper une aïolie, mais non! Qu'un auteur use des lieux communs du polar français sans aller jusqu'au bout de sa logique, c'est un crime. *Tir à vue*, c'est du polar pour ampoules de six volts. Ave!

À tout prendre, question poncifs, on vous conseille vivement, très vivement de vous rabattre sur Ed McBain. Les Presses de la Cité viennent tout juste de réunir six romans de McBain, six chroniques policières de Isola, alias New York, mettant en scène le très professionnel inspecteur Steve Carella.

De la catégorie «procédure policière», Ed McBain est sans contredit le champion.

Yann Martel a 31 ans et un seul recueil de nouvelles derrière lui. Mais *Paul en Finlande* a reçu un tel accueil de la critique et du public anglophone que le jeune auteur possède déjà l'assurance d'un écrivain confirmé. Il garde néanmoins intacte sa faculté de s'émerveiller, même si celle-ci est tempérée par une bonne dose de lucidité.

Or, la lucidité va de pair chez lui avec l'enthousiasme que transmet son œil bleu et myope par delà ses petites lunettes sévères. Oiseau rare, Yann Martel est idéaliste. Il croit aux vertus rédemptrices de l'art avec un grand A. Il voudrait bien que l'Art remplace l'argent au centre de nos sociétés occidentales, ou encore que l'Art prenne la relève de ce qu'a auparavant été pour elles la religion.

«Je ne parle pas, dit-il, d'aller tous les samedis au musée, ou de lire un livre par semaine, ou qu'il faille écouter Mozart, même si ça aiderait. Non. À mon avis, par contre, il revient à chaque personne de se trouver une force motrice et créatrice. Malheureusement, je crains que ça devienne de plus en plus difficile à réaliser.»

On retrouve du reste dans les écrits de Martel, notamment au sein des deux premières nouvelles de *Paul en Finlande*, cet engouement, cette croyance que l'Art peut donner un sens à la vie et que, grâce à son imagination, l'esprit de l'homme s'élève. Pourvu cependant que chaque personne sache s'évader quelque peu des contingences matérielles qui l'embarrassent.

On pourrait croire la chose inspirée par un bouddhisme primaire ou une mode quelconque si elle n'avait pas été prononcée sagement par

cet ex-étudiant de philosophie pour qui il faut revenir à certaines valeurs de base, quitte à passer pour réactionnaire.

Une anecdote suit alors où Martel fait valoir à nouveau son point de vue, cette fois à l'aide d'un exemple. Il se rappelle un film australien dans lequel les compressions budgétaires dans le secteur pénitentiaire mènent les détenus à la révolte. Et celui qui se révèle à l'origine de la révolte, c'est un prisonnier qui peignait et à qui on enlève ses pinces. Par lui, la violence arrive.

Cette anecdote illustre à merveille la thèse du nouvelliste sur les effets

pervers d'un monde sans imagination et sur l'Art en tant qu'antidote à la violence. Thèse dont la conclusion s'exprime dans cette formule lapidaire de Martel. «Une personne sans Art, donc sans imagination, est une personne dangereuse.»

Il précise d'ailleurs sa pensée, avec une fougue bien juvénile. «L'Art est

merveilleux... Autrement dit, il faut trouver le petit dieu qui va nous aider à passer à travers la vie... Malheureusement, les gens sont de moins en moins capables de se rendre compte que c'est ce qu'ils cherchent. Trop de bruit dans cette culture. Trop de télévision. Il n'y a pas assez de solitude.»

Yann Martel qui a beaucoup voyagé et côtoyé différentes cultures n'en est pas devenu pour cela un chantage du relativisme qui veut que tout se vaille. Fils de diplomates québécois, né à l'étranger (à Salamanque, en Espagne, plus précisément), il a été élevé à l'époque où les Canadiens, y compris certains Québécois, croyaient encore au bilinguisme et au biculturalisme. D'où son éducation reçue en an-

glais tandis que le français était parlé à la maison.

«Moi, si on m'avait envoyé à l'école en espagnol, ironise Yann Martel, j'aurais été tout à fait content.» Précisons que les Martel vivaient au Costa Rica quand Yann a commencé l'école.

«Mes parents n'ont pas du tout été déçus que j'écrive en anglais... Ils seraient déçus, par contre, si je leur présentais un petit-fils qui dise «Hi Grandfather!» et qui ne parle pas leur langue. Si le français se perdait de façon vivante comme ça, ils seraient blessés. Mais que je crée en anglais, non, ça ne les dérange pas.

Puisque l'essentiel, c'est que je crée.» Il faut dire que Yann a de quoi retenir puisque son père est l'écrivain Enile Martel.

C'est d'ailleurs la mort d'un ami de ses parents qui lui a inspiré la nouvelle éponyme de *Paul en Finlande*. «Avec cette nouvelle, j'ai tenté de faire un monument à la mémoire de quelqu'un. Pas pour le public mais pour moi-même. Et j'en suis content.»

Martel précise toutefois que l'homme en question n'a rien à voir avec le personnage de sa nouvelle, âgé d'à peine 19 ans. «C'était un fonctionnaire new-yorkais de 40 ans qui travaillait aux Nations unies. J'aurais pu aussi bien me servir de la métaphore des Nations unies et du sida. Mais j'aurais été trop compliqué à intégrer... Alors j'ai décidé de transposer cette douleur que j'ai ressentie à un cadre que je connais mieux, celui des étudiants, de l'université.»

Il se rappelle qu'en projet, *Paul en Finlande* était plus ambitieux. Au début, l'auteur voulait inclure les faits historiques dont s'inspirent les deux jeunes étudiants pour raconter leurs histoires mais aussi l'histoire des Roccamatios, cette famille finlandaise inventée par eux pour se distraire

durant la progression du sida qui finit par emporter Paul.

Toutefois, même si la combinaison des deux éléments aurait transformé la longue nouvelle en roman, Martel s'est rendu compte qu'il aurait peut-être eu du mal à maintenir l'intérêt jusqu'à la fin. Alors il a heureusement opté pour laisser au lecteur s'imaginer ce qui arrive aux Roccamatios d'Helsinki. Choix qui témoigne de l'assurance et de la maturité dont fait preuve Yann Martel comme écrivain.

Paradoxalement, pourtant, le nouvelliste qui est monté très vite à com-

me thème récurrent, dans son recueil, la difficulté de se réaliser, voire la crainte de ne pas se réaliser. «Oui, c'est une crainte qui est mienne... Moins la crainte, en fait, de ne pas réussir, que de ne pas vivre. Je tiens cela sans doute de gens que j'ai vus et de livres que j'ai lus. Je ne voudrais pas me réveiller à 60 ans en me disant que j'ai raté ma vie.» À cause de cela, Martel professe vouloir vivre à plein.

«Oui, j'ai peur de rater ma vie, de rentrer dans un couloir sans sortie. Voilà pourquoi je veux constamment me renouveler, m'assurer que je ne trompe pas, que je ne m'investisse pas dans quelque chose qui n'en vaille pas la peine.»

Il craint par exemple de s'acharner pendant 20 ans sur un roman qui ne marche pas, ou devenir obsédé par la critique si son second roman est démolé, et de passer quarante ans à essayer de retrouver la petite gloire obtenue avec son premier recueil. Il redoute aussi une relation malheureuse dont il n'aurait pas le courage de se sortir. Du moins, souhaite-il, s'il se laisse avoir par les petits tracassés ou pièges de toute vie, qu'il puisse en faire quelque chose qui fasse partie de sa vie.

Moins sérieusement, il évoque la vie qu'il voudrait: «Je suis né à 1963. J'aimerais mourir à 87 ans. Parce que quand j'aurai cet âge, nous serons en 2050. J'aurai donc vu la moitié du XX^e siècle. J'aimerais bien être témoin de tout ce temps-là avant de mourir. Entre-temps, je veux tout voir et garder les yeux ouverts.»

Croissance personnelle
par l'écriture créative

LES ATELIERS

À LA PLUME DE SOI

ANIMATION:

Nadine Gueydan
psychologue

ARC-EN-SOL

803, rue Laurier Est
Montréal (Québec) H2J 1G2

2 7 0 - 7 3 0 0

BEST-SELLERS

LIBRAIRIE
HERMÈS

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. VA SAVOIR, Réjean Ducharme - éd. Gallimard
2. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay - éd. Lemac/Actes Sud.
3. LE PETIT AIGLE À TÊTE BLANCHE, Robert Lalonde - éd. Seuil
4. CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE, Dany Laferrière - éd. VLB

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LES JUGES, QUAND ÉCLATENT LES MYTHES, Rodolphe Morissette - éd. VLB
2. LA GUÉRISON EN ÉCHO, Jean-Charles Crombez - éd. MNH
3. L'AMOUR ASSASSIN, Clément Olivier - éd. Stanké

ROMANS ÉTRANGERS

1. LA VIREVOLTE, Nancy Huston - éd. Actes Sud
2. L'APRÈS-MIDI BLEU, William Boyd - éd. Seuil
3. MEURTRE CHEZ TANTE LÉONIE, Estelle Monbrun - éd. Viviane Hamy
4. UNE ANNÉE EN PROVENCE, Peter Mayle - éd. Nil

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE LIVRE DES ANGES, Karen Goldman - éd. Fidès
2. LITTÉRATURE DU QUÉBEC, éd. Y. Casaguy-Resch - EDICEF/AUPELF
3. HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'INCONSCIENT, H.F. Ellenberger - éd. Fayard

LIVRE JEUNESSE

1. LA ROUTE DE CHLIFA, Michèle Marineau - éd. Québec/Amérique

LIVRE PRATIQUES

1. MEUBLES PEINTS DU CANADA FRANÇAIS 1700-1840, John A. Fleming - éd. Camden House

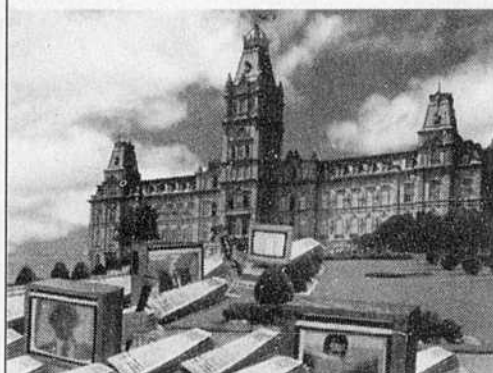
COUPS DE CŒUR

1. ITINÉRAIRE INDIEN, Giorgio Manganelli - éd. Le promeneur

1120 av. Laurier ouest, Outremont, H2V 2L4, 274-3669

Jean Charron

Jean Charron

LA PRODUCTION
DE L'ACTUALITÉUne analyse stratégique
des relations entre la presse parlementaire
et les autorités politiques

Boréal

448 pages - 29,95 \$

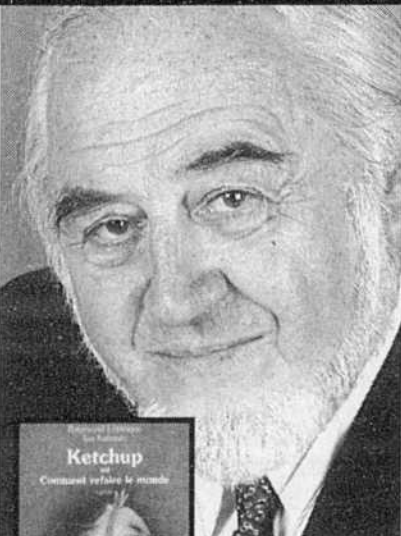
L'actualité politique telle qu'elle est distillée quotidiennement par les médias est la résultante d'un jeu d'influence réciproque entre les politiques et les journalistes. Voici un essai fascinant sur un domaine peu connu.

Une analyse stratégique des relations entre la presse parlementaire et les autorités politiques

Essais BORÉAL 94

vlb éditeur

LA BONNE LITTÉRATURE

RAYMOND
LÉVESQUE
KETCHUP OU
COMMENT
REFAIRE
LE MONDE

Ce premier roman de Raymond Lévesque, alias San Ramundo, raconte les tribulations d'un jeune homme désireux de refaire le monde... et de prendre le pouvoir. Il invente alors la théorie du «Grand partage». Une satire hilarante, doublée d'une réflexion sur les milieux politiques.

JACQUES
BISSONNETTE
SANGUINE

Un roman noir, écrit à un train d'enfer, où l'horreur côtoie la plus grande tendresse, celle d'un père horrifié par la tragique disparition de sa fille. Jacques Bissonnette prend littéralement le leadership du genre au Québec. Il devrait même pouvoir se frotter aux Elroy, Benacquista et autres sommités de «l'art au noir» depuis la parution de *Sanguine*.

Sylvain Houde, Voir.

ANDRÉ
GIRARD
ORCHESTRA

Une histoire d'amour, de lettres anonymes et de casse-tête. Ou comment réapprendre à aimer lorsqu'on est un célibataire endurci et qu'on tient à nos petites habitudes...

JULIO
CORTÁZAR
HAUT EST
LE PÉROU

Un texte inédit en français (traduit de l'espagnol), sur des photos de Manja Offerhaus, pour marquer le dixième anniversaire de la mort de ce grand écrivain argentin.

LIVRES

Karl Popper: faillibilité et tolérance

HEINZ WEINMANN

Sir Karl Popper n'est plus. Né Autrichien, il est mort sujet de sa Majesté la Reine. Son œuvre révolutionnaire d'épistémologue a ébranlé les fondements des savoirs humains: sciences, philosophie, biologie, psychologie...

Né en 1902 à Vienne, Popper a assisté au bouquet du feu d'artifice intellectuel le plus brillant qu'ait connu notre siècle. Loin d'avoir été, comme l'empire romain, le produit d'une décadence, l'effondrement de l'empire austro-hongrois a été causé par la surfusion d'idées, grand «bouillon de culture», que génère une société multiethnique et multiculturelle, somme toute tolérante. Sa fin peut être qualifiée d'«apocalypse joyeuse», puisque, au-delà de sa mort, son héritage intellectuel et artistique a été d'une telle richesse qu'il nous nourrit toujours, tout en constituant le cadre de référence essentiel de notre propre (post)modernité.

Les idées centrales de l'œuvre popperienne ont germé dans ce bouillon de culture. Freudisme, adlérisme, austro-marxisme, positivisme

du «Cercle de Vienne», les symphonies de Mahler, les tableaux coulés d'or de Klimt, tous ils sollicitaient l'intérêt du jeune étudiant en philosophie. Les questions que, tout jeune, il soulevait, aucun des professeurs n'y pouvait répondre, puisqu'elles faisaient voler en éclats les disciplines.

Il fallait qu'il pense par lui-même, donc qu'il devienne philosophe. La plupart des idées germèrent là, pendant cette vie d'étudiant. Mises en forme déjà par écrit, elles seront élaborées plus tard. Tout destinait Karl Popper à devenir le Socrate de l'épistémologie contemporaine, puisqu'il restera convaincu que poser des questions est une tâche plus essentielle, plus difficile que d'y répondre.

Son «eurêka», Popper ne le trouve pas, comme Archimède, plongé dans une baignoire, mais réfléchissant sur les conséquences de la confirmation ou de la réfutation d'une théorie physique. Pas de n'importe laquelle: celle de la gravitation einsteinienne!

En effet, en 1919 — un an après l'effondrement de l'empire austro-hongrois —, lors d'une éclipse solaire, a été confirmée la théorie einsteinienne de la gravitation qui voulait que les corps lourds comme le soleil devaient exercer une attraction sur la lumière exactement comme sur tous les autres corps physiques. «Ce qui est frappant, en l'occurrence, c'est le risque assumé par une prédiction de ce type.» Si l'observation montre que l'effet prévu n'apparaît absolument pas, la théorie est simplement réfutée. On le voit, c'est ce risque de s'exposer à la réfutation qui donne à une théorie la seule chance de sa confirmation.

Très tôt germait alors chez Popper l'idée que c'est précisément cette «réfutableté» des théories qui marque la frontière entre science et non-science. «Une théorie qui n'est réfutable par aucun événement qui se puisse concevoir est dépourvue de caractère scientifique. Pour la théorie, l'irréfutableté n'est pas (comme on l'imagine souvent) vertu, mais défaut.»

Donc loin de chercher à établir la «vérité» en «vérifiant» les théories, Popper fait au contraire de leur «faillibilité», de leur possible invalidation, le critère même de leur scientificité: «le critère de la scientificité

d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester.»

Popper s'apaise à sa base le processus de la «quête de vérité» que la philosophie occidentale n'a cessé de poursuivre, à partir du «miracle grec». Depuis qu'avec Platon la vérité a trouvé sa sanction divine dans les idées célestes, l'erreur ne pouvait qu'être chute ontologique, voire quasi-péché, figuré par Descartes par le «mauvais génie», diable de l'erreur. Cette quête de vérité embrumée d'encens n'est pour Popper qu'un mauvais strip-tease: loin de nous dévoiler le corps nu de dame vérité, sous ses vêtements, gonflés par le vent, n'apparaît que le vide.

Un poste de professeur en Nouvelle-Zélande, dès 1937, provoquera le déplacement nécessaire, grâce à son contact avec la civilisation maorie, faisant apparaître à Popper le lien étroit, la concomitance entre théories de la connaissance et théories politiques. C'est là en Nouvelle-Zélande que Popper écrit son maître-œuvre, *La société ouverte et ses ennemis*.

Société ouverte et société fermée correspondent à deux visions diamé-

tralement opposées. La première, pluraliste, se critique en permanence, veillera à ce que la vérité n'ait pas des prétentions de monopole en voulant exclure tout ce qui n'est pas elle. Monopole assuré par les gourdis d'un pouvoir lui-même monolithique. Il faut veiller à ce que la société ne se ferme.

En effet, la société fermée, société traditionnelle, est basée sur le principe d'autorité, incarné par un «chef», un guide musclé, une idée devant lesquels on s'agenouille religieusement, aveuglément. Toute critique est considérée comme atteinte à l'autorité.

On l'aura compris, la démocratie est le modèle de la société ouverte, à condition que la pluralité des voix puisse réellement se faire entendre et ne soit pas noyée dans un bruissement médiatique, comme récemment à la campagne électorale.

Société basée sur le principe antagoniste où la confrontation avec l'autre, loin d'être crainte, est recherchée. Le véritable ennemi de la démocratie, c'est celui qui porte atteinte à cette «lutte amicale». Si dans la société fermée on tue l'ennemi parce

qu'il incarne l'idée de l'autre, dans la société ouverte, on «tue» l'idée pour ne pas avoir à tuer l'autre.

La tolérance est l'idée-mère de la société ouverte. La tolérance, comme l'a admirablement bien vu Voltaire le premier, est précisément basée sur celle de la faillibilité, de l'erreur. «Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature.»

Le message de Karl Popper que la tolérance passe par la reconnaissance de notre «faillibilité», base aussi de la société ouverte, est un antidote puissant contre les racismes ethniques et les nationalismes haineux de nos temps qui risquent à tout moment de fermer nos sociétés.

Le cheminement mystérieux du cœur blessé

TERRE D'ORIGINE
Maryse Trotter-Lancôt
Éditions Abeille-Soleil

BENOÎT LACROIX

L'héroïne du livre *Terre d'origine*, d'une centaine de pages, n'est nulle autre que Mireille Lancôt (1952-1984). Cette «grande brune», intelligente comme pas une, devenue depuis titulaire du *Prix Mireille-Lancôt* offert chaque année, par concours et jury, aux jeunes journalistes, était au service de Radio-Canada. Paru il y a quelques semaines, ce livre qui la concerne directement est une sorte d'étude de sentiments, longuement préméditée et soigneusement éditée aux Éditions Abeille-Soleil par la mère même de Mireille, Maryse Trotter-Lancôt. C'est, on s'en doute, d'une grande intensité. Même avec les citations littéraires et les rappels textuels des lectures de Mireille, nous sommes loin ici de la seule activité thérapeutique normale dans les circonstances: il s'agit plutôt d'une conversation à voix feutrée entre la mère endeuillée et la fille disparue. La vie! L'amour! La croyance! L'espérance! Composantes cosmiques de la vie spirituelle! La mère lit, l'enfant commente.

Tout a commencé, pour Madame T.-L., par un rêve, ou comme si (...) «Une vision, un instant de bonheur (...) Je restais là, les yeux mi-clos, à demi éveillée, essayant de fixer à jamais (...) l'image éblouissante, l'image sereine de cette rencontre avec Mireille.»

La suite va comme de soi: après l'accident, c'est le retour à l'appartement désert, la lecture des inédits, la découverte des calepins secrets, le dossier des lettres retrouvées, les dessins, les notes de lecture, mille souvenirs, les bibelots, quoi encore. Tout devient appel à la confiance et au récit partagé. *Terre d'origine* synthétise toutes ces démarches. Mais comment se défendre contre un amour maternel nécessairement inconditionnel?

«Est-ce possible de remettre son enfant au monde? Me pardonneras-tu, Mireille, d'avoir lu tes cahiers? (...) Je cherche la ruche où tu te caches, abeille soleil. C'est toi qui me guides, les yeux pleins de rêves. Tu me tiens la main et m'accompagnes. Je suis plongée dans l'abîme. Je tâtone, j'avance à petits pas, en vacillant, dans un tunnel qui me semble sans fin. Ma route est longue, douloureuse...»

Différent de *Pomme de Pin* (1985), écrit posthume de Mireille publié aux mêmes éditions, *Terre d'origine* apparaît plutôt comme un chant élégiaque à la Mireille, un chant terrestre entre-mêlé de poésie, de douleur, d'espoir. «Je te suis fidèle. Je continue à déambuler dans ton jardin intérieur, je sens ta présence (...) Ta mort, c'est ma mort, nous nous retrouverons.» Ainsi surgit la vie de l'expérience de la mort, comme du silence naît une parole qui lui donne tout son sens. Eloquence du cœur, dirait Pascal.

«Ma Mireille!» Son premier enfant, accidentellement blessée sur les routes enneigées des Laurentides après un joyeux party de famille, meurt à 31 ans. «Il était quatre heures quand tu es retournée à la terre, ce 3 janvier 1984.» *Terre d'origine* est l'écoute attentive traduite en mots de ce lieu mystérieux là «où je repose sur la joue de la Terre» (Braut). Un désir de survie «prend source quelque part dans l'enfance». Aussi bien dire *Terre d'amour*, d'un amour sous brasse, pétillant d'étincelles, qui, à la moindre alerte de la mémoire, s'enflamme à la pensée du temps.

Le livre de Maryse T.-L. rappelle *Les heures de Fernand Ouellette* qui, par beaux mots alignés, raconte majestueusement la mort de son père, ou de Jacques Braut qui, en sourdine, intègre la mort secrète de son frère Gilles disparu à la guerre, en Sicile.

À sa manière, qui ne peut être que la sienne, Maryse Trotter-Lancôt, ouvre tout doucement la porte de l'appartement désert de Mireille et souhaite à tout lecteur, toute lectrice de bonne volonté, le même cheminement mystérieux, mais combien noble et généreux, de son cœur blessé.

10^e festival INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

PROGRAMMATION du 2 au 9 octobre 1994



FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

TOUS LES OCTOBRES DE LA TERRE

Les octobres rouges font partie de notre culture... L'octobre de Jacques Cartier, venu planter une croix à l'embouchure des trois rivières. L'octobre des Patriotes, qui annonçaient un hiver chaud dans le Bas-Canada. L'octobre de Nelligan, avant le naufrage du vaisseau d'or. L'octobre de Gaston Miron et celui de Gérard Godin, encore si proche de nous. Et enfin, l'octobre de tous ces poètes qui se rencontrent à Trois-Rivières depuis 1985.

Le Festival international de la poésie, c'est cela: un rendez-vous avec tous les octobres de la terre.

Le maire,

Guy Leblanc

Me Guy Leblanc

10H00 DÉJEUNER-POÉSIE: LE 7 OCTOBRE

- Auberge de jeunesse La Flottille, 497, rue Radisson. (819) 378-8010. Prix: 6,50\$.

MATINS-POÉSIE: LE 8 OCTOBRE

- Société d'étude et de conférences. Centre Culturel de Trois-Rivières, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 379-9813.

11H00 PAPIER-POÉSIE: LES 4, 5 OCTOBRE

- Atelier Papyrus, 700, rue Champlour. (819) 372-0814.

BRUNCH-POÉSIE: LES 2 ET 9 OCTOBRE

- Société des Écrivains de la Mauricie, Salon Beaudoin, Hôtel Delta, 1620, rue Notre-Dame. Prix: 15,00\$. (819) 373-0755. Invité: Jean-Marc Desgent, 10e gagnant du Grand Prix du Festival International de la Poésie.

- Restaurant L'Ambiance, 1260, rue Notre-Dame. (819) 376-1270. Prix: 13,00\$. Invités: les 10 gagnants du Grand Prix du Festival International de la Poésie.

12H00 DINER-POÉSIE: LES 3, 4, 5, 6, 7, 8 OCTOBRE

- Restaurant Café Mozart, 324, rue Bonaventure. (819) 371-1807.

LECTURE-POÉSIE: LE 3 OCTOBRE

- Hall d'entrée du Pavillon Albert-Tessier, UQTR, 3351, boul. des Forges. (819) 376-5122.

13H00 LANCEMENT-POÉSIE: LE 2 OCTOBRE

- Revue Expresso no 2. Terrasse Café Le Bistro, 547, rue Bonaventure. (819) 375-1897.

13H30 RENCONTRE-POÉSIE: LE 3 OCTOBRE

- Groupe ExplorArt reçoit des poètes. Salle Régionale, Centre Culturel de Trois-Rivières, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville.

14H00 CINÉ-POÉSIE: LES 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 OCTOBRE

- Salle polyvalente de la Bibliothèque de Trois-Rivières (O.N.F.), 1225, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 372-4615.

RÉCITAL-POÉSIE: LE 2 OCTOBRE

- Maison Rodolphe-Duguay, 195, rang Saint-Alexis, Nicolet-Sud. (819) 293-4103. Avec Denise Lampron-Joyal, lectrice et Caroline Béchard, violoniste. Prix: 6,00\$.

ATELIER D'ÉCRITURE-POÉSIE

- Bibliothèque municipale de Ste-Thérèse, 301, rue St-Jacques. (418) 289-2706.

SÉANCES DE SIGNATURE: LES 6, 7, 8, 9 OCTOBRE

- Librairie Clément Morin, Centre commercial Les Rivières, 4125, boul. des Forges. (819) 379-4153.

- Librairie Clément Morin, 300, rue Barkoff, Cap-de-la-Madeleine. (819) 691-3530. Le 8 octobre.

ATELIER D'ÉCRITURE-POÉSIE: LE 6 OCTOBRE

- Bibliothèque municipale de Shawinigan, 550, rue de l'Hôtel de ville. Réservations: (819) 536-7218.

15H00 ATELIER D'ÉCRITURE-POÉSIE: LES 2, 4, 5, 6, 7, 8 OCTOBRE

- Salle Régionale, Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 379-9813.

POÈMES EN DIRECT: LE 9 OCTOBRE

- Café Galerie l'Embuscade, 1571, rue Badaux. (819) 374-0652.

15H30 RÉCITAL-POÉSIE: LE 2 OCTOBRE

- Maison Rodolphe-Duguay, 195, rang Saint-Alexis, Nicolet-Sud. (819) 293-4103. Avec Denise Lampron-Joyal, lectrice et Caroline Béchard, violoniste. Prix: 6,00\$.

17H00 OUVERTURE OFFICIELLE: LE 4 OCTOBRE

- Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 379-9813.

LANCEMENT-POÉSIE: LE 4 OCTOBRE

- Écrits des Forges, éditeur international. Salle Raymond-Lasnier, Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 379-9813.

APÉRO-POÉSIE: LES 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9 OCTOBRE

- Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure. (819) 378-9925: les 2, 3 (Gaz Moutarde), 5 (Arcade), 7 (Estuaire), 8 (Uneq), 9 (Lèvres urbaines).

- Café Galerie l'Embuscade, 1571, rue Badaux. (819) 374-0652. Le 7 octobre.

- Collège Lafleche, 1697, boul. Du Carmel. (819) 375-7346. Le 5 oct.

18H00 SOUPER-POÉSIE: LE 5 OCTOBRE

- Société Saint-Jean-Baptiste de la Mauricie, Club de Golf Les Vieilles Forges, 1975, rue Grimaud. (819) 375-4881. Prix: 15,00\$.

19H00 VIN-FROMAGE-POÉSIE: LES 5, 6, 7 OCTOBRE

- Au bénéfice du Festival: Jean-Paul Daoust. Le 5, Guy Leblanc, maire; le 6, Jules F. Roiseux, ambassadeur du vin au Québec; le 7, Alain Cloutier, directeur de la Maison des vins. Prix: 60,00\$/billet et reçu de 30,00\$ pour impôts. Réservations: Maison des vins, 802, rue des Ursulines. (819) 373-1887.

19H00 CINÉ-POÉSIE: LES 4, 5, 9 OCTOBRE

- Salle polyvalente de la Bibliothèque municipale (O.N.F.), 1225, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 372-4615. Les 4, 5 octobre.

- Ciné-Campus, 858, rue Laviolette. (819) 373-4211. Les 5, 9 octobre.

SOUPER-POÉSIE: LES 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 OCTOBRE

- Restaurant L'Ambiance, 1260, rue Notre-Dame. (819) 376-1270.

SÉANCE DE SIGNATURE: LES 6, 7 OCTOBRE

- Librairie Clément Morin, Centre commercial Les Rivières, 4125, boul. des Forges. (819) 379-4153.

19H30 RENCONTRE D'AMÉRIQUES ET D'AFRIQUE: LE 4 OCTOBRE

- Atelier Jocelyne Duchesne, 512, rue des Volontaires. (819) 378-2654.

SOUPER-POÉSIE: LE 2 OCTOBRE

- Groupe Entr'Artistes, Restaurant La Seigneurie, 307, rue Saint-Roch. (819) 378-4444.

RÉCITAL-POÉSIE: LE 3 OCTOBRE

- Gagnant(e)s du concours de poésie du Conseil de l'Âge d'Or de la Mauricie. Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 374-5774.

20H00 GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE: LE 8 OCTOBRE

- Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. Réservations entre 11h00 et 18h00. (819) 380-9797. Prix: 6,00\$.

ORGUE-CHANSON-POÉSIE: LES 2, 9 OCTOBRE

- Brel valse avec Piaf. Interprète: Fabiola. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure. (819) 378-9925. Prix: 10,00\$. Les 2, 9 octobre.

- Orgue et poésie avec Rachel Laurin. Groupe Pro Organo. Séminaire de Trois-Rivières, 858, rue Laviolette. Prix: 5,00\$. Le 3 octobre.

RÉCITAL ESPAGNOL: LE 7 OCTOBRE

- Le Groupe Amigos reçoit les poètes hispanophones du Festival. Salle Rodolphe-Mathieu Pavillon Michel-Sarrazin UQTR. (819) 379-0640.

SPECTACLE-POÉSIE: LES 6, 7 OCTOBRE

- Le groupe Cabaret: musique et poèmes: Centre culturel, 1225, Place de l'Hôtel de ville. Réservations: entre 11h00 et 18h00. (819) 390-9797. Prix: 15,00\$.

21H00 BLUES-POÉSIE: LES 5, 6, OCTOBRE

- Marchands de blues: Café Bistro Côté Jardin, 1398, rue Hart. (819) 693-1559.

CHANSON-POÉSIE: LE 7 OCTOBRE

- Steve Faulkner (Cassonade): Café Bistro Côté Jardin, 1398, rue Hart. (819) 693-1559.

MUSIQUE/JAZZ/POÉSIE: LES 5, 6, 7, 8, 9 OCTOBRE

- Jazz-Poésie. Resto Bar Le Saint-Paul, 25, rue des Forges. (819) 691-0340. Les 5 (Société des Écrivains de la Mauricie), 6 (Revue Le Sabord), 7 (Écrits des Forges) et 9 (Dernier tour du monde).

CINÉ-POÉSIE: LE 7 OCTOBRE

- Ciné-Campus, 858, rue Laviolette. (819) 373-4211.

21H30 MUSIQUE/PERFORMANCE/POÉSIE: LE 2 OCTOBRE

- Les Pysnoportus: Farenheit 451. Café Galerie l'Embuscade, 1571, rue Badaux. (819) 374-0652.

22H00 RÉCITAL-POÉSIE: LE 5 OCTOBRE

- Serge Mongrain, poète et Guy Bélanger, harmoniste. Café Galerie l'Embuscade, 1571, rue Badaux. (819) 374-0652.

CHANSON/POÉSIE: LE 6 OCTOBRE

- Roger Tabra. Bistro-Bar Le Cabarin, 1258, rue Notre-Dame. (819) 274-1762. Prix: 4,00\$.

23H00 JAZZ/POÉSIE: 8 OCTOBRE

- Jazz-Poésie. Resto Bar Le Saint-Paul, 25, rue des Forges. (819) 691-0340. Club Mondial des poètes.

VERNISSAGES

- Atelier Papyrus, 700, rue Champlour. (819) 372-0814.

- Lise Landry. Exposition du 3 au 7 octobre.

- 13H00: Musée Pierre-Boucher, 858, rue Laviolette. (819) 376-4459. Le 2 octobre. Exposition jusqu'au 30 octobre: L'éternité pousse en plein champ.

- Galerie Art 8, 863, rue des Ursulines. (819) 373-4020. Poésie-peinture-parallèle. Jusqu'au 9 octobre.

- 14H00: Salle Raymond-Lasnier, Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel-de-Ville. (819) 372-4611. Le 2. Exposition jusqu'au 30 octobre: La place du poète inconnu et Suite d'échos logis de Claudine Dantigny.

- 15H00: La Galerie, 75, rue Saint-Antoine. (819) 373-1980. Le 2 octobre. Exposition jusqu'au 30 octobre: L'éternité pousse en plein champ.

- 16H00: Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure. Pierre McLeod-Tremblay. (819) 378-9925. Le 2 octobre.

- Galerie d'Art du Parc, 864, rue des Ursulines. (819) 374-2355. Le 2 octobre. Exposition jusqu'au 30 octobre: L'éternité pousse en plein champ.

- 17H00: Maison des vins, 802, rue des Ursulines. Derrière les yeux. Nichole Ouellette et Jean-Paul Daoust. (819) 373-1887. Le 30 septembre. Exposition jusqu'au 30 octobre.

- Café Galerie l'Embuscade, 1571, rue Badaux. Jean-Marc Lesage. (819) 374-0652. Le 4. Exposition jusqu'au 30 octobre.

- 19H30: Restaurant La Seigneurie, 307, rue Saint-Roch. Groupe Entr'Artistes. (819) 378-4444. Le 2 octobre. Exposition jusqu'au 9 oct.

- Terrasse Café Le Bistro, 547, rue Bonaventure. Exposition Pierre-André Gervais. (819) 375-1897. Du 2 au 9 octobre.

SORTILÈGE,

Ce mot auréolé de mystère.

Prit toute sa plénitude.

Au premier temps de la colonie.

Aujourd'hui.

Associé à une liqueur de prestige

Issue de notre terroir québécois

Et à un Festival de la poésie émérite,

Il saura porter bien haut

Le talent de chez nous.

SORTILÈGE,

Une liqueur haut de gamme

De sirop d'érable et de whisky canadien

Et un prix d'excellence

Qui sait reconnaître

Le talent de chez nous.

SORTILÈGE,

Un nom à retenir

Dans le domaine des arts, des alcools et de la gastronomie.

Un produit de chez nous!

Claude Hill

Vice-président Production

Société des alcools du Québec



INFORMATIONS:

L I V R E S

Micheline La France

La vie, c'est la fiction

HERVÉ GUAY

Après deux minutes de discussion avec l'écrivain Micheline La France, on se croit un peu au milieu d'*Andromaque* de Racine. Le ton n'est pas tragique. Il est même un chouïa banal. Mais les interrogations, elles, planent dans l'éther. Ça ne sort peut-être pas en alexandrins comme Hermione qui déclame au début du cinquième acte: «Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?» Mais l'inquiétude de Micheline La France devant les questions qui l'assaillent est de la même eau.

C'est sans doute pourquoi, quand elle écrit romans et nouvelles, elle met ses personnages dans des situations qui les obligent, souvent contre leur volonté, à douter d'eux-mêmes. Ils en viennent alors, selon elle, à se demander à leur tour: «Qu'est-ce que je suis? Qu'est-ce que je fais? Qu'est-ce qui m'anime?»

Leurs tourments raciniens, Micheline La France les a peut-être intégrés à l'époque de l'École nationale de théâtre, alors qu'elle s'adonnait encore à l'art dramatique. Or, il est bien fini ce temps-là, maintenant que l'actrice se consacre à l'écriture.

Cela a commencé doucement avec une biographie de Denise Pelletier en 1979. Le premier roman, *Bleue*, a dû attendre que Micheline La France frôle la quarantaine. Et depuis ce temps, *Le fils d'Ariane*, un premier recueil de nouvelles, s'est ajouté, puis un deuxième, *Vol de vie* il y a tout juste deux ans. Entre les deux, un second roman: *Le talent d'Achille*, suivi aujourd'hui d'un troisième, *Le visage d'Antoine Rivière*, qui marque son entrée dans la cinquantaine.

Son parcours d'alternance entre le roman et la nouvelle, Micheline La France y tient. Elle ne concède pas à un genre un avantage sur l'autre et elle est un peu sceptique quand je lui dis qu'en lisant *Le visage d'Antoine Rivière*, j'ai senti la nouvelliste derrière la romancière. Elle me rétorque du tac au tac: «De quelle manière?» Je ne bronche pas: «Par la caractérisation des personnages.» Elle fait mine de ne pas comprendre: «Qu'est-ce que vous voulez dire?» Je m'explique: «Les traits sont rapidement dessinés. On est tout de suite au fait du caractère du personnage.» Elle réfléchit un instant: «Ah! la concision...»

Ce n'est pas moi qui l'ai dit! Cette qualité indispensable à l'auteur de nouvelles, Micheline La France confesse qu'elle la possède. «J'écris d'une façon concise. Je tiens à ce que mes personnages soient très cernés, très clairs: qu'on comprenne.» Or, voilà qu'en dépit de ma persistance, elle veut absolument changer de sujet et parler de son roman.

Une fois son roman résumé, Micheline La France revient sur l'importance de la quête d'identité qui anime ses personnages. A cet égard, je lui avoue n'avoir pas très bien senti pourquoi le narrateur de son roman, Marc Léger, cherche à tout prix à connaître la vie antérieure de son ami, Antoine Rivière. (Car Antoine Rivière a été défiguré dans l'incendie d'un bar à 20 ans et s'est réveillé amnésique quatre ans plus tard. Et il ne se souvient ni de sa jeunesse, ni même de son visage.)

Pour Micheline La France, cette question au moins est résolue. Elle veut bien me donner un indice. «Marc se moque beaucoup du fait qu'il n'a pas connu son père. Alors comme il n'est jamais parti à sa recherche, il reporte sa quête d'identité sur son meilleur copain, Antoine Rivière.»

Voilà Micheline La France lancée sur son sujet de prédilection qui prend même un détour inattendu. «La question de l'identité, c'est toujours de quelle manière on peut assumer ses origines. Aujourd'hui, si on pense au Québec, on y parle beaucoup d'identité. Mais on fait toujours remonter l'identité à l'installation des Français sur le sol québécois. Mon impression à moi, c'est que l'identité québécoise remonte à beaucoup plus loin.» L'écrivain désavoue par contre toute interprétation politique de son roman.

Elle ramène cependant à nouveau sur le tapis le problème qui l'accapare. «Le grand thème partout dans le monde, c'est le thème de l'identité. On est en fin d'un siècle. On peut penser aux nationalismes en Europe. On regarde partout dans le monde. Tous les textes qui nous arrivent en fiction ou en essai parlent de l'identité culturelle ou collective.» Pour sa part, c'est davantage l'identité individuelle qui la préoccupe.

«Ce n'est pas résolu chez moi, ni chez aucun écrivain, dit-elle. J'ai l'impression qu'au moment de mourir, je vais encore me demander: «Qu'est-ce que je suis? Qu'est-ce que je suis venu faire ici? Où est-ce que je m'en vais?» Alors ses personnages de nouvelles et de romans en subissent les contrecoups. Très souvent, Micheline La France leur dérobe leur vie et observe leur réaction.

Mais, paradoxalement, ne vit-elle pas non plus par procuration à force de toujours se projeter dans ses personnages? Ne fuit-elle pas sa propre vie et, par conséquent, sa propre identité par l'écriture, justement? Micheline La France ne le croit pas. «Au contraire, l'imaginaire m'incarne. On a souvent l'impression que l'imagination, c'est à côté de la vie.



Micheline La France

PHOTO JOSÉE LAMBERT

Dans mon cas, l'imagination m'a aidé à traverser des moments difficiles.

Elle revient alors sur l'incendie du Blue Bird qui est l'élément déclencheur de son livre. «J'y étais, moi, au Blue Bird. Je n'ai pas vraiment vécu l'histoire d'Antoine. Mais j'ai vu l'enfer. J'y étais quand le feu a pris. Il a fallu qu'on me sorte de là. Dans ce cas, l'imagination me permet d'intégrer un événement que j'avais complètement occulté.»

Elle ajoute: «Quand on voit l'horreur comme ça, on essaie d'oublier. On essaie de se remettre à vivre. Après, j'avais souvent peur qu'un fou mette le feu et tue à nouveau une centaine de personnes. Pour traverser ça, vingt ans plus tard, j'ai recouru à l'imagination. En imaginant la vie d'Antoine, ça m'a permis de revivre l'événement par

procuration mais aussi de me demander ce que le Blue Bird avait brûlé en moi. Parce que l'incendie du Blue Bird m'a changée. Ensuite, on ne peut pas revoir la vie de la même façon.»

Même si elle n'a perdu personne de sa connaissance dans l'incendie, Micheline La France est longtemps restée sous le choc. «Je n'ai jamais revu les personnes qui étaient avec moi. Nous n'en avons jamais reparlé. C'est un événement traumatisant, qui vient de l'extérieur de soi, et le lendemain, plus rien n'est pareil. Et ce n'est pas un

cauchemar, c'est vrai.» Micheline La France n'est pas portée pour autant à coucher, tel quel, sur le papier ce qu'elle a vu et vécu, horreur ou pas. Elle s'en sert comme matériel, sans plus. Raconter sa vie dans ses livres, non merci. De cela, Micheline La France est convaincue;



POÉSIE

«Bleue comme dans les peintures»

LE LIÈVRE DE MARS
Louise Warren, Montréal, L'Hexagone, 1994, «Poésie».
LUCIE BOURASSA

Vous souvenez-vous d'un certain Lièvre de mars, qui prenait le thé avec un Chapelier fou, un Loir et une jeune fille nommée Alice? C'est à leur enseigne que loge le dernier recueil de poésie de Louise Warren: «Je ferme les yeux et j'essaie de comprendre Alice au pays des merveilles. (...) L'étrangeté. La traduction la plus profonde, la plus sensible de la perception que l'on a du monde, de nous. Alice est Alice. Alice est une chute. La plus étrange apparition de mes 10 ans.» *Le Lièvre de mars* se compose d'une suite de proses poétiques dont la longueur oscille entre deux et quatre pages, qui comportent beaucoup d'éléments narratifs, sans toutefois constituer un récit. A mots couverts s'esquisse le prétexte suivant: une femme est prisonnière d'une chambre d'hôpital, où elle doit subir, subit, a subi, une opération au dos. Les textes forment une sorte de journal éclaté de sa douleur, où se mêlent les souvenirs, la méditation, les images hallucinatoires du présent, les scènes aperçues de la fenêtre, les rêves, le tout plus ou moins brouillé par la souffrance, les médicaments, les égarements de la mémoire ou de l'imagination.

Ces visions morcelées — non seulement d'un texte à l'autre, mais souvent d'un paragraphe à l'autre — finissent par se lier entre elles, grâce à un jeu d'échos dans les thèmes, les personnages, les phrases et les mots. L'opération présente rappelle une ancienne chirurgie à l'œil. Geneviève, l'amie qui s'est éloignée, puis Flo, la vieille dame morte, sont peut-être des incarnations d'Eva, la copine d'enfance imaginaire, qu'un père a irrespectueusement chassée. Le fonctionnement associatif, qui procède par interruptions, reprises et métamorphoses des éléments, entraîne le lecteur dans un processus de reconstitution graduel, et représente à mon avis l'aspect le plus intéressant du livre.

De là à affirmer, comme le fait le prière d'insérer, que «Louise Warren déplace avec aisance les limites de la poésie», «ouvre des pages étranges qui emportent (...) des scènes symboliques dont l'irruption produit une soudaine intensité», il y a un pas que je me garderai de franchir. Qui peut encore prétendre, après Rimbaud, Artaud, Ponge, Cummings et compagnie, transformer la poésie? Le mélange de journal, de rêve et de souvenirs d'enfance, si caractéristique de la poésie intimiste actuelle, marque bien plus son appartenance à ce courant qu'un renouvel-

lement du genre. Pour ce qui est de la «soudaine intensité», je l'ai cherchée sans succès dans un texte où dominent surtout les tons pastels, la broderie et la délicatesse.

Bien que l'écriture de *Lièvre de Mars* ne soit pas dénuée de sensibilité, elle ne secoue pas à la mesure des «dramas», «trous» et autres «blessures» dont elle fait mention. Le ton évoque souvent celui de quelqu'un qui s'adresse aux enfants ou encore de qui voudrait reconquérir sa parole enfantine. Malheureusement, cette voix reste un peu trop gentille: ne l'altèrent ni l'humour étrange qui faisait mordre celle d'une Alice, ni la gravité sourde qui faisait haïr celle d'une Tara. L'introspection et la confiance frôlent parfois le mode thérapeutique. Le texte est farci d'expressions qui renvoient au «dedans», quasi-matricielles: «Être ici avec vous, avec votre voix à l'intérieur de moi, à l'intérieur d'un livre, une existence semblable à celle du violoniste inventé, qu'enfant j'entendais la nuit, et qui donnait raison aux timbres dans les soucoupes»; «Une balle éclate et fait des dommages partout dans le corps, laisse des traces ailleurs. Un trou avec de la douleur dedans»; «Je l'écoute encore (Barbara) et tente de me rappeler *La-bas*, le murmure, la voix cassée et te que cela provoquait de silencieux en nous». Il raconte plusieurs anecdotes banales, dont l'intérêt me paraît plus personnel que poétique, telle cette scène de famille au petit déjeuner: «Nous déjeunions genoux à genoux, les coudes serrés autour de la table, la cuisine était très petite, et j'étais la seule ce matin-là à parler. Ma sœur mangeait en silence. Maman veillait à ce que personne ne manque de rien. Papa mangeait son pamplemousse.»

Il y a quelque chose de très douillet dans ce discours intimiste, comme si l'enjeu était de s'abriter, de se protéger: «Être une île flottante par-dessus les montagnes ou habiter au fond de l'eau, dans une grotte.» Comme si le moi était un bibelot délicat qu'il fallait envelopper dans des phrases satinées: «La neige est bleue comme dans les peintures. Pour un peu, les mots embaumeraient, l'eau de rose: «Sans avoir l'air d'attendre, emplie par ma solitude, c'est vous que j'attendais.» L'excès de précautions et de douceur finit par tourner à la complaisance: «Ces fraises que nous mangeons me plongent dans votre été. Un tableau que j'avais peint autrefois. Et souvent Pelan et Bonnard m'apparaissent au centre d'une table: des fraises si extraordinaires qu'elles débordent presque de sang tellement elles sont vivantes.» Dommage, car la structure du livre est soignée, pleine de bonnes idées, et révèle une sensibilité très fine.

1 — Marie-Claire Corbeil, *Tara dépeuplée*, L'Hexagone, 1994.

LE LIÈVRE DE MARS
LOUISE WARREN

L'HEXAGONE • POÉSIE

McGill

LE DÉPARTEMENT DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES et
LE CENTRE DE RECHERCHE ET D'ENSEIGNEMENT SUR LA FEMME
COLLOQUE

LE ROMAN FÉMININ AU QUÉBEC (1984-1994)

Organisé par Gabrielle Pascal

Date et lieu: 29 septembre 1994, Pavillon Peterson, 3460, rue McTavish
Téléphone: 398-6880

Séance I 8h30 Ouverture par Harold Waller, Doyen intérimaire de la Faculté des Arts
Présidente: Jean-Pierre Duquette (Dir. D.L.L.F., McGill)
Patricia Smart (Carleton U.) Monique Proulx
Lori Saint-Martin (UQAM) Suzanne Jacob
Marie Desjardins (McGill) Anne Hébert

Séance II 11h00
Présidente: Peta Tancred (Dir. CREF, McGill)
Gabrielle Frémont (Laval) Esther Croft
Catherine Paul (Queen's U.) Michèle Causse
Gilles Marcotte (U. de Montréal) Claire de Lamarande
Kimberley Bourgeois (McGill) Marie-Claire Blais

Séance III 14h00
Présidente: Robert Giroux (U. de Sherbrooke)
Mair Verthuis (Concordia) Vera Pollack, Régine Robin
André Smith (McGill) Marie Laberge
Lucie Lequin (Concordia) Ying Chen, Dominique Blondeau

Séance IV 16h00
Présidente: Leanne Lieblein (Dir. département d'anglais, McGill)
Claudine Bertrand (CÉCEP Rosemont) Pauline Harvey, Hélène Monette
Francine Bordeleau (Revue «Lettres québécoises») France Thériot, Monique Proulx
Laure Neuville (UQAM) Madeleine Ouellette-Michalska, Francine Noël
Gabrielle Pascal (McGill) Esther Kochon

Ce colloque est subventionné par le Conseil de Recherches
en sciences humaines du Canada et par l'Université McGill

ENTRÉE LIBRE

Les Actes du colloque seront publiés dans la revue MOEBIUS

L'Union des écrivains et écrivains québécois
présente

Le Festival de la Littérature



du 23 au 30 septembre 1994

SPECTACLES + EXPOSITIONS + TABLES RONDES + LECTURES
CONFÉRENCES + ANIMATIONS JEUNESSE
RENCONTRES LITTÉRAIRES INTERCULTURELLES ET INTERNATIONALES

Lieux

L'Agora de la danse / Bibliothèque centrale jeunesse / Bibliothèque nationale du Québec
Chapelle historique du Bon-Pasteur / Goethe-Institut / Librairie Champigny
Librairie Renaud-Bray / Maison de la culture Frontenac / Maison des écrivains
Monument National / Petit Campus / UQAM

UNEQ

Renseignements et réservations
(du 19 au 30 septembre) • (514) 849-8907

CET ÉVÉNEMENT EST BÉNÉFICIAIRE D'UN SOUTIEN FINANCIER DU CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE MONTRÉAL

McGill

DÉPARTEMENT DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES
3460, rue McTavish, Montréal (Québec) H3A 1X9
CONFÉRENCE

28 septembre 1994
14h30-16h00

La génétique des textes
Prof. Jean Milly (Sorbonne nouvelle)

COLLOQUES

29 septembre 1994

Le roman féminin au Québec de 1984 à 1994 (avec le CREF de McGill)
Organisatrice: Prof. Gabrielle Pascal

3-4 octobre 1994

Le moyen français
Le rire, le sourire... les larmes
Organisateur: Prof. Giuseppe Di Stefano

10-11 novembre 1994

L'archipel Grandbois (avec le CETUQ)
Coordonnateur: Marcel Fortin

24-25 novembre 1994

Le libéralisme au Québec. Du discours de Laurier (1877) à la crise de 1929
(avec le Corpus d'éditions critiques)
Organisateur: Prof. Yvan Lamonde

RENSEIGNEMENTS: 398-6881
ENTRÉE LIBRE

Yann Martel
Paul en Finlande

« Quiconque serait porté à croire que l'art de la fiction est moribond lira Yann Martel avec étonnement, délices et gratitude. »
Alberto Manguel

Yann Martel
Paul en Finlande
Nouvelle

256 pages - 18,70 \$

Parutions B O R É A L automne

94

ARTS

EXPOSITIONS

Le choc Le Groumellec

LOÏC LE GROUMELLEC
Galerie Yves Le Roux, 5505, boulevard Saint-Laurent, bureau 4136.
Jusqu'au 1^{er} octobre.

On éprouve un choc devant les tableaux de Loïc Le Groumellec qui expose chez Yves Le Roux, puis au CIAC à partir du 23 octobre. Comment un signe, un seul, peut-il dans sa simplicité formelle et la position centrale qu'il occupe dans la toile dégager autant de force contenue et de densité nerveuse? Féroce, obsessive et monumentale, l'œuvre ne dit pas tout et laisse au spectateur le choix de se dérober du regard à la présence massive de ce signe (ce qui est impossible) ou d'y faire corps, séance tenante. C'est que, affranchie des tendances qui fleurissent

en Europe au début des années quatre-vingt — figuration libre, trans-avant-garde italienne et néofauvisme allemand — la démarche de cet artiste breton s'est lentement imposée dans le paysage français par son entêtement à décliner à l'infini, et, inlassablement, trois motifs: le menhir, la maison, la croix. A en évaluer tout contenu anecdotique et tout excès dramatique. A questionner avec une bonne dose de ténacité les liens entre la forme et le fond. A parler strictement de peinture. Et rien que de cela.

D'où le choc, d'où la confrontation. Un peu ce qui a dû arriver à l'artiste alors qu'étudiant à l'Université de Rennes, il tombe sur des gravures du XIX^e siècle représentant des men-

hirs. Le Groumellec, qui partage son atelier avec Jean-Charles Blais — et qui sera récupéré par la Galerie Yvon Lambert dès 1983 — n'a de cesse alors à dresser ses mégalithes dans des noirs profonds (cette couleur de laque brillante qui satinent les toiles marouflées sur bois, les figures géométrisées évoquent, entre minéral et végétal, une troublante virginité. Comme si, par rebours, elles n'évoquaient que les qualités plastiques de leur existence, hors du temps, de l'histoire. Une exposition qu'il faut voir.

mie dialectique entre tous les éléments qui prennent place dans sa production. Cette fois-ci, à Skol qui est aujourd'hui dirigée par une nouvelle directrice, Sylvie Cotton, Lucie Robert présente des sculptures et des dessins produits dans le cadre d'un projet amorcé l'an dernier au Centre Est-Nord-Est de Saint-Jean-Port-Joli. Du fusain et tissu sur papier isolant qui interrogent les pleins et les vides — qui ne sont pas sans rappeler, sur le plan formel, les extravagants et douloureux vêtements de Naomi London — aux pièces de bois au sol et au mur qui métaphorisent la tour, l'œuf, le vase, la crière, c'est à une leçon de métamorphoses que nous conduit l'artiste. Articulés par des fils tendus de couleurs vives ou naturelles qui recousent, pansent, relient les formes entre elles, les œuvres défilent des maillons de sens qui vont de la tour à la boîte. Usant du tricot, évoquant à la fois la menuiserie, le tissage et la vanerie sans pour autant châtier l'exercice intellectuel, l'œuvre de Lucie Robert tourne autour d'un même axe: le centre, le cercle. Mais sans tomber dans l'entropie. À suivre de près.

JEUNE PHOTOGRAPHIE
Dazibao, même adresse, espace 311C. Jusqu'au 9 octobre.

La mouture 1994 de Jeune Photographie, ce micro-événement (qu'il faut maintenir) tenu depuis quelques années à Dazibao et que l'on attend toujours avec une certaine curiosité, est inégale, hétéroclite. Non pas mauvaise, mais décevante. Serions-nous affectés par un trop-

plein d'attentes? Les conservateurs Michel Campeau et Stephan Ballard ont privilégié l'intimiste, l'autobiographique pour mettre en scène les démarches de jeunes auteurs dont le regard n'est pas toujours neuf, empreint parfois de maniérisme, trop plié à certaines conventions photographiques. Restent Rosaura Guzman Clunes et Elène Tremblay qui proposent, pour l'une, une sensibilité au politique, pour l'autre, une réelle découpe de et dans la mémoire, très intéressante dans ce cas-ci.

FRANCE CHOINIÈRE
Galerie VOX, 4060, boulevard Saint-Laurent, espace 110.
Jusqu'au 9 octobre.

C'est encore plus frappant aujourd'hui, mais les codes photographiques utilisés par France Choinière réévaluent le dispositif des panneaux publicitaires: formats imposants, jeux iconiques de séduction, notions d'image pour autrui, construction focalisée... Deux immenses portraits d'une femme et d'un homme enduits d'encaustique, granuleux comme une seconde peau, sont accrochés l'un en face de l'autre dans la minuscule galerie dont l'espace restreint joue aussi beaucoup sur le face-à-face avec le spectateur. Au fond, on retrouve une photographie de foule où l'artiste a ciblé deux visages qui réfèrent à ceux présentés en gros plan. Dans la continuité de *Stèle III*, où des boules venaient en croix distribuer et équilibrer tous les plans de la figure sur la surface tel un viseur, on assiste ici à des manipulations de perspectives et d'échelles. Auxquels s'ajoutent une brillante réflexion sur

l'individuel et le collectif, les rapports du sujet à l'objet. Les œuvres de France Choinière qui a déjà participé au Mois de la photo de Montréal en 1993 pourraient tomber dans une certaine esthétisation. Toutefois, brouillées par la cire vaporeuse qui l'agace, l'œil tente d'estomper le flou et de chercher derrière cet écran des lignes précises et dures. Une artiste intelligente qui ira loin.

TRASH-LUTHERIE
Art et Arte, 3886, rue Saint-Hubert.
Jusqu'au 15 octobre.

Violon démantibulé, archet transformé, manche de guitare transformé, Yves Sheriff et Georges Azzaria décongestionnent instruments de musique, tables tournantes, vieux disques. Ces objets trouvés, rafistolés, beaux comme la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre, saluent au passage le ready-made du champion, John Cage et l'Intempestif Paik du groupe Fluxus et mettent en valeur (intrinsèque) microphone, amplificateur et haut-parleur dans le cas de Georges Azzaria. Ce dernier nous emberlificote l'oreille jusqu'à ce que hystérie s'ensuive: dans sa sculpture *Jardin* que guide une télécommande, les vibrations des sons radiophoniques font rouler la monnaie et incliner les fleurs. Dans *Homage à Pierre Henry*, l'artiste fait jouer les surfaces en carton et en plastique pour créer des notes inusitées. Une excellente idée de Art et Arte qui fait preuve ici d'originalité en exposant les œuvres iconoclastes de ces deux hurluberlus fous de matière sonore qui sont là pour taquiner le tympan. Et amuser l'œil. Marie-Michèle Cron

Hostellerie Les Trois Tilleuls

VERNISSAGE GUY PAQUET

dimanche 2 octobre

BRUNCH GOURMAND 25,50 \$

de 11 h à 15 h

PRIÈRE DE RÉSERVER.

SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU
(Sortie 112, route 20)
(514) 856-7787



LUCIE ROBERT
Galerie Skol, 279, rue Sherbrooke Ouest, bureau 311A.
Jusqu'au 2 octobre 1994.

Depuis sa prestation à la Centrale en 1990 où elle exposait des objets quotidiens enrobés de matières diverses et fort gustatives, jusqu'à sa participation à *Traverses* l'an dernier chez feu Michel Tétrault Art international, Lucie Robert nous laisse le plaisir de suivre sa production qui tourne autour de trois thèmes: le cadre, le double, la répétition. Sans s'engluer dans la monotonie, le travail de cette jeune artiste progresse tranquillement, évoluant vers une espèce d'écono-

SALON DU LIVRE ANCIEN



GRAND CHOIX DE LIVRES
ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS,
PREMIÈRES ÉDITIONS, BELLES
RELIURES, CARTES, ESTAMPES.



la Confrérie de la librairie ancienne
du Québec

1 et 2 octobre 1994

Samedi: midi à 18h • Dimanche: 11h à 17h

HOLIDAY INN CROWNE PLAZA CENTRE-VILLE
420, rue Sherbrooke ouest Place des Arts

ADMISSION: 4,00\$ POUR LES 2 JOURNÉES LE DEVOIR

Vernissage
dimanche le 25 septembre
à 14h.

Jusqu'au 14 octobre

CÉCILE CYR



LA GALERIE
LINDA NERGE

1049, av. des Érables
Québec
(418) 525-8393

henry

SAXE

ŒUVRES DE 1960 À 1993

DU 20 MAI
AU 25 SEPTEMBRE

DROITS D'ENTRÉE: 5\$
MARDI AU DIMANCHE: 11H À 18H
LES MERCREDIS SOIRS DU MAURIER: GRATUIT
18H À 21H
MÉTRO PLACE-DES-ARTS
COIN SAINT-CATHERINE / JEANNE-MANCE
PROGRAMMATION: (514) 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



L'ART CONTEMPORAIN

sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

Pour réserver dans cet espace publicitaire,
composez le
985-3319

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165

DANSEREAU: LES AVENTURES DE KAT MANDOU

Jusqu'au 8 octobre

GALERIE SAMUEL LALLOUZ

GRETCHEN FAUST
KEVIN WARREN

«Love Furnitures / Meubles d'amour»

Jusqu'au 30 octobre

372, rue Ste-Catherine ouest, suite 528, Montréal (Québec) H3B 1A2
Téléphone 514 389 9806 Télécopieur 514 398 9807

ANDREA BLANAR

«Hommage à la mer»

Vernissage samedi le 24 septembre de 15 h à 17 h

Jusqu'au 13 octobre

2 EXPOSITIONS

WADDINGTON & GORCE

2155, rue Mackay
Montréal (Québec)
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

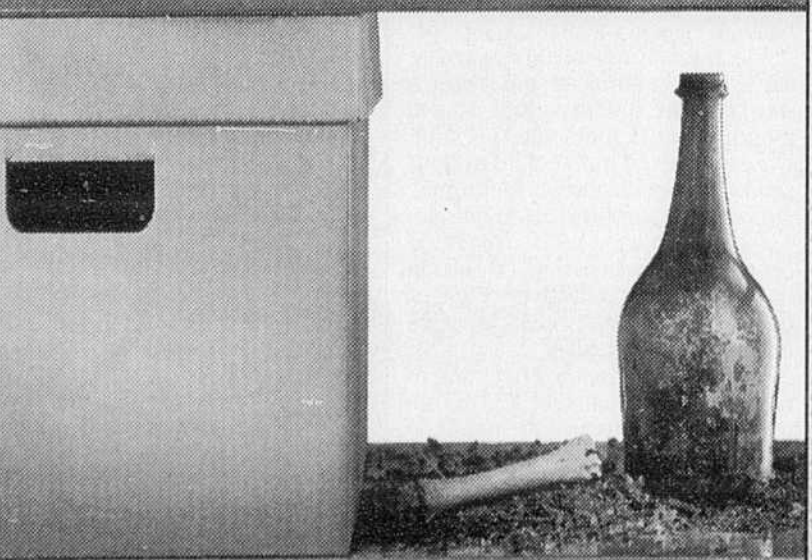
GALERIE BARBARA SILVERBERG

1336, avenue Greene
Westmount (Québec)
Canada H3Z 2B1
Tél.: (514) 932-3987

l'Os et la bouteille

fragments d'histoires

Du 21 septembre 1994
au 15 janvier 1995



L'archéologie après la fouille



Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal
Renseignements:
872-9150

MELOCHE

Ministère de la Culture
et des Communications

ARTS

ARTS VISUELS

Rire et s'extasier devant l'impressionnisme

MAURICE TOURIGNY
CORRESPONDANT À NEW YORK

Préparez-vous pour une exposition bien charnue, pleine de surprises et de révélations, une exposition de taille qui fascinera les «dix-neuviémistes» et qui intéressera la grande majorité du public. *Origines de l'impressionnisme* au Metropolitan Museum de New York est un de ces panoramas ambitieux qui a pour but de témoigner d'un moment crucial de l'histoire de l'art au XIX^e siècle, la naissance de l'impressionnisme.

Préparez-vous aussi à des galeries bondées, au défilé très lent des spectateurs devant les quelque deux cents tableaux choisis parmi les plus grandes collections publiques du monde. La peinture impressionniste, éminemment accessible, attirera sans doute des foules au Met jusqu'au 8 janvier.

La collection est montée par Henri Loyrette et Gary Tinterow, respectivement conservateurs au Musée d'Orsay de Paris et au Met de New York. Tous les grands noms du XIX^e sont représentés par de nombreux tableaux; Manet, Monet, Renoir, Sisley, Courbet, Corot, Pissarro, Degas, Cézanne et de nombreuses autres figures moins célèbres composent

cette fête parisienne. Il se glisse même un Américain dans ce groupe on ne peut plus français, James Mc-Neil Whistler.

Rire et surprise

L'exposition est chronologique et regroupe les œuvres sous onze thèmes annoncés à l'entrée de chaque galerie et décrits dans un commentaire qui situe le spectateur et qui attire son attention sur quelques points importants. La présentation de la collection tient presque de la pédagogie sans pour autant nous prendre pour des enfants. Le but de l'affaire est de nous montrer et de nous expliquer comment l'art du XIX^e siècle s'est rapidement transformé en impressionnisme et la cible est touchée. Pour les amateurs d'histoire, il n'y a peut-être pas là de grands mystères; après tout, des centaines d'ouvrages ont été écrits sur le sujet. Le commun des mortels, lui, cependant, apprendra beaucoup. Mais qu'on soit connaisseur ou dilettante, la qualité et la variété des toiles rassemblées ne laisseront pas insensibles.

Les surprises sont nombreuses et souvent le rire est inévitable. Qui aurait cru qu'en 1865, Degas peignait une scène historique intitulée *Scène*

de guerre du Moyen Âge qui rappelle curieusement *Les très riches heures du duc de Berry* ou qu'en 1860, il signait *Petites Filles spartiates provoquant des garçons*, une pléthore d'adolescents nus dans un décor faussement antique. J'avoue m'être beaucoup amusé à l'enseigne de ce premier thème de la collection. Mont fait rire aussi une réduction de murale, *La Guerre de Puyis de Chavannes* (que Toulouse-Lautrec appelait «pubis de cheval») avec sa grandiloquence éclaboussante et ses figures prétendument tragiques. Pour continuer de se claquer les cuisses dans cette section des scènes historiques, je vous suggère *Dante et Virgile, paysage* (1859) de Corot où les deux écrivains, bras dessus, bras dessous, s'avancent dans une clairière peuplée de bêtes sauvages empruntées au rayon des jouets de Bloomingdale's.

Si on s'amuse ferme dans cette première partie de l'exposition, les surprises ne sont pas que d'ordre humoristique. *Les Anges au tombeau du Christ* (1864) de Manet est une œuvre saisissante: ses dimensions, sa lumière et son mouvement, sans compter une représentation qui se démarque de l'art religieux traditionnel, en font un des chefs-d'œuvre de

la collection. Il ne faut pas manquer non plus *La Madeleine* (1857) de Cézanne, une huile expressionniste avant la lettre, sombre, aux traits noirs gras et insistants.

Tumulte artistique

Le deuxième chapitre de la collection documente l'évolution du nu et contient des tableaux remarquables même si on regrette l'absence de *L'Origine du monde* (1866) de Courbet et de *L'Olympia* (1865), que le Musée d'Orsay ne laisse plus quitter ses murs, de Manet. On suit l'évolution des nymphes pudiques aux corps offerts au spectateur sans amages. On retiendra *La Femme au perroquet* (1866) de Courbet, espèce de fantôme bizarre montrant une femme étendue, à la renverse, tenant un perroquet aux ailes déployées, au corps tellement blanc sur un fond sombre sans définition de décor; on sera surpris par *Le Pêcheur à l'épervier* (1868) de Frédéric Bazille, espèce de fantôme homosexuel où un homme nu de dos s'apprête à jeter son filet dans un étang à peine suggéré alors qu'au second plan finit de se déshabiller un autre pêcheur.

Le Paris des années 1860 réunit un monde unique d'artistes où les grands écrivains sont aussi cri-

tiques d'art; Zola, les frères Goncourt, Baudelaire sont fréquemment mentionnés et cités; les débats esthétiques et idéologiques de l'époque sont brièvement exposés et illustrés au fil de l'exposition. On relate la résistance aux idées nouvelles des peintres parisiens ou l'emballage de quelques amateurs et marchands éclairés. Le Met parvient à rendre vivantes ces années de tumulte artistique.

Les spectateurs seront libres de s'attarder aux sections dont les thèmes leur plaisent davantage. J'avoue avoir parcouru plus que rapidement la salle où apparaissent les gros bouquets de pivoines et le gibier suspendu; la nature morte m'a toujours ennuyé. «Paysages réalistes» et «Paysages impressionnistes» m'ont moins retenu que la salle réservée aux marines... et tout spécialement celles de Courbet et de Whistler, presque minimales,

agencant les couches superposées de couleurs à peine changeantes. Il ne faut pas manquer le génial *Clair de Lune* (1868) de Manet, ni *La Trombe* (1865) de Courbet que j'aurais volontiers caché sous ma veste et emporté chez moi.

«Le Portrait», «Personnages dans des paysages», «La vie moderne» et «Personnages» complètent les thèmes abordés dans ce brillant panorama. Des chefs-d'œuvre célèbres comme *Le Jardin à Sainte-Adresse* (1867) de Monet et *L'Orchestre de l'Opéra* (1870) de Degas, des œuvres intrigantes comme *Scène d'été* (1869) de Bazille et *Portrait de Mlle E. F.* (1867) de Monet et *La Source* (1867-1868) de Degas, des tableaux pour rire, d'autres pour le plaisir de l'analyse, etc. Le Met et le Musée d'Orsay ont monté une exposition d'une richesse incroyable qu'il faut voir plus d'une fois pour bien en savourer les beautés.

GALERIE D'ART STEWART HALL

Centre Culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 10 septembre au 23 octobre 1994

«Un chemin semé d'Embûches»

L'expérience des Africains-Canadiens

Une exposition de photographies qui relate l'histoire de la communauté Africaine-Canadienne organisée par la Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario et mise en circulation avec la coopération du Musée canadien des civilisations.

Le public est invité à se joindre aux invités d'honneur lors du vernissage de l'exposition le 25 septembre à 14h.

Cette occasion sera soulignée par un concert présenté par la chorale «The People's Gospel Choir»

Entrée libre - Accessible par ascenseur

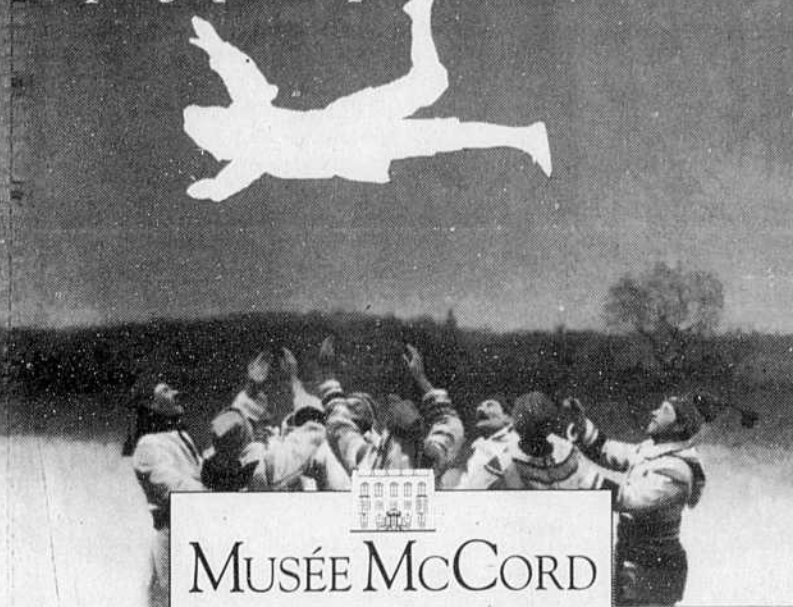
Horaire de la galerie: du lundi au vendredi, de 14 à 17h; lundi et mercredi soir, de 19 à 21h; samedi et dimanche, de 13 à 17h



Le tout Montréal en parle... il faut voir ça

TOUT LE MONDE EN PLACE!

Les photographies composites de William Notman



MUSÉE McCORD

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL • 398 7100

GUY ROBERT

écrivain, expert en art, docteur en esthétique

l'Histoire de l'Art — en 24 chefs-d'œuvre

Suite de six conférences de Guy Robert, construites chacune autour de quatre œuvres vedettes, qui seront situées dans leur propre contexte, de manière organique et dialectique.

Ces conférences se donneront le jour et le soir à Montréal et à Ste-Marguerite-du-Lac-Masson des 5 et 6 octobre 1994.



Le CERCLE des ARTISTES PEINTRES et SCULPTEURS du QUÉBEC

Informations: pour Montréal (514) 688-8015 Mireille Forget
Les Laurentides (514) 227-5707 Mimi Clerc-Misner

Galerie d'Arts Contemporains

Exposition

KIEFF (ANTONIO GREDIAGA)

«25 ans de sculpture au Québec»

Jusqu'au 20 octobre 1994

2122, rue Crescent, Montréal (Québec) H3G 2B8 (514) 844-6711
Les heures d'ouverture sont du lundi au samedi, de 10 h à 18 h.

exposition

JEAN-PAUL RIOPELLE

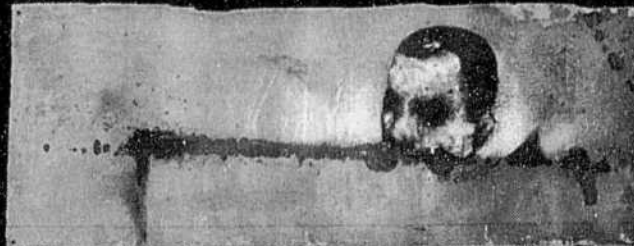
« À MONT ST-HILAIRE »

OEUVRES CHOISIES 1960-1989

Vernissage dimanche le 25 septembre de 14h à 17h

Du 25 septembre au 23 octobre 1994

Au Centre d'Art Ozias Leduc

1090, chemin de la Montagne, Mont St-Hilaire (Québec) (514) 446-1137
Les heures d'ouverture sont du mercredi au dimanche, de 11h00 à 17h00.

Richard-Max Tremblay, Tête, 1988, sculpture sur toile

Du 25 septembre au 6 novembre 1994

Richard-Max Tremblay TÊTES, 1984-1994

Marion Wagschal LABEUR/TOIL

Ginette Déziel FIGURES DE TERRE ET DÉCHIFFREMENTS

et en permanence

L'ART SACRÉ ET L'ART CANADIEN DANS LES COLLECTIONS DU MUSÉE

Musée d'art de Joliette

145, rue Wilfrid-Orheil
Joliette
(514) 756-0311LES
CENT
JOURS
D'ART
CONTEMPORAIN9^e ÉDITIONDu 1^{er} septembre au 27 novembre 1994Heures d'ouverture : lundi fermé; mardi, mercredi et dimanche
de 11 h à 18 h; jeudi, vendredi et samedi de 12 h à 20 hWanda Koop, Paintings for Dimly Lit Rooms, 1993. Acrylique sur toile. 274 X 396 cm.
Du 1^{er} septembre au 16 octobre 1994. CIAC - 3576, avenue du ParcUNE PRODUCTION DU CIAC
Centre international d'art contemporain de Montréal
RENSEIGNEMENTS: [514] 288-0811

LES EXPOSITIONS:

Alighiero Boetti et
Mimmo Paladino

Tapisseries

1^{er} septembre - 2 octobre

CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Gottfried Helnwein

Visages/Faces

1^{er} septembre - 9 octobre

CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Wanda Koop

Paintings for Dimly Lit Rooms

1^{er} septembre - 16 octobre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Entre Image
et Matière

Neuf artistes italiens:

Stefano Arienti, Andrea Busto,
Chiara Dynys, Eugenio Giliotti,
Felice Levini, Massimo Orsi, Alfredo
Romano, Grazia Toderi, Silvio Wolf.1^{er} septembre - 27 novembre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Roberto Pellegrinuzzi

Le Chasseur d'images (1989-1994)

1^{er} septembre - 27 novembre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Vidéos allemandes

Les Prix vidéos de la ville de Marl

6 - 16 octobre

CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Carl Beam

The Columbus Suite, 1990

6 octobre - 27 novembre

CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Daniel Dion

Parcours

6 octobre - 27 novembre

CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Pierre Dorion

Autoportraits, 1990-1994

20 octobre - 27 novembre

CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Loïc Le Groumellec

Œuvres récentes

23 octobre - 27 novembre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Conseil des arts et des lettres du Québec • Conseil des arts de la Communauté urbaine
de Montréal • Conseil des Arts du Canada • Ministère du Patrimoine canadien • Ministère
de la Main-d'œuvre, de la Sécurité du revenu et de la Formation professionnelle du
Québec • Ministère du Développement des ressources humaines du Canada • Service de
la culture de la Ville de Montréal • Goethe-Institut Montréal • Institut Culturel Italien.

CrownVie

MUSIQUEPLUS

BELLE
GUELLE

LE DEVOIR

FORMES

La grande rentrée d'ABCH, les trois mousquetaires maskoutains

SOPHIE GIRONNAY

A pour Sylvain Allaire, le perfectionniste impatient. **B**, pour Alain Bergeron, le penseur beau gosse. **C**, pour Guy Courchesne, le diplomate dynamique. **A**, **B** et **C** ont tous trois dans les 35 ans, ont grandi à Saint-Hyacinthe où ils mènent rondement leur bureau d'architectes. Bien ancrée dans son coin de pays, la firme maskoutaine (c'est-à-dire de Saint-Hyacinthe) s'est impliquée dans quelque deux cents projets en onze ans. Elle a même vécu son baptême du feu, avec l'Espace Maskoutain (le bureau de tourisme) dont le concept a soulevé tant de controverses locales qu'on le soupçonne d'avoir coûté son poste au dernier maire.

Aujourd'hui, on sent que l'équipe est en train de passer à ce stade de maturité où réaliser ses idées lui devient naturel, où l'audace créatrice n'est plus seulement méritoire, mais aussi maîtrisée et donc aboutie. Car avec l'Ecole professionnelle de Saint-Hyacinthe, qui est parmi les bâtiments les plus intéressants et les plus brillants de conception qui se soient construits cette année dans tout le Québec, ABCH vient de passer dans les grandes classes.

Conte de fée?

La naissance de la firme est en soi une belle histoire, qui donnera du cœur au ventre à tous les finissants en architecture. **B** et **C** firent ensemble leur cours à Laval. Quand sonna l'heure du dernier travail de fin d'études, les deux jeunes planchèrent en équipe sur un projet pour remplacer les lots qu'un incendie venait de démolir à Saint-Hyacinthe, juste à côté du vieux marché, centre nerveux du quartier ancien. Ils imaginèrent un développement de taille humaine, en briques, mêlant habitations et boutiques, et traversé par une ruelle piétonne en zigzags qui reliait le marché à la rivière Yamaska. «Et puis je suis allé voir chaque commerçant du coin avec nos cartons à dessins», raconte Guy Courchesne, pour défendre l'idée qu'on construise quelque chose dans ce goût-là. Les gens, le journal local en ont parlé, et un beau matin, j'ai reçu un téléphone des pouvoirs publics, qui m'on dit: «Venez donc nous montrer ça, ce projet-là!» Et c'est notre projet qui a été construit, par un entrepreneur privé.

Deux ans plus tard, **A**, un ami d'enfance de **C**, rejoignait l'équipe... initiale. Et le **H**, dans tout ça? Le **H**, c'est Sandy Henderson, le quatrième mousquetaire-associé, un architecte de 67 ans qui, lui, a son bureau à Montréal et fait office de contrepoids de l'expérience, et de relais nécessaire vers les marchés internationaux. Car ABCH Architectes a bien l'intention de s'exporter et, déjà, de sérieux contacts sont amorcés au Viêt-Nam.

«C'est peut-être parce que nous sommes passés directement de l'école à la pratique sans faire de stages», évalue Guy Courchesne, que nous avons développé notre façon de faire personnelle. Tout client qui se présente chez ABCH est prévenu: ici, l'on crée, on réfléchit. Quand un ministère, par exemple, passe la commande d'une école, les normes préétablies sont tellement lourdes qu'il suffirait de les suivre à la lettre pour avoir son design tout fait. Aussi, toutes les écoles se ressemblent-elles. Sauf, justement, l'Ecole de Saint-Hyacinthe.

Alain Bergeron d'expliquer: «Nous on commence par mettre à plat le programme, on joue avec sa génétique. On va au fond des choses et on se rend compte des raisons d'être des superficies. Si on remet en question les normes et qu'on retourne aux sources des besoins réels exprimés par le client, de façon très concrète et très réaliste, on peut souvent dégraisser. A l'Ecole par exemple, on a pu ramasser



Coup double: l'Ecole professionnelle de Saint-Hyacinthe signée ABCH fait honneur à l'architecture comme à l'enseignement de métiers. Ici, le préau vu de nuit (noter les meubles, aussi d'ABCH).

PHOTOS FRANÇOIS BASTIEN

tous les espaces prévus aux circulations par les normes, et les consacrer au préau.»

Je m'attendais à un grand hall anonyme, sonnant et résonnant de bruits. Pas du tout: ce lieu, baigné de lumière, respire sans étouffer. Il y règne une paisible ambiance, presque intime, propice aux échanges. En ce midi ensoleillé, le préau est à moitié plein et je peux constater que les élèves s'y retrouvent pour y manger, ou discuter pêle-mêle, comme l'espéraient les architectes. «Notre intention, explique **C**, était de favoriser l'échange entre les métiers, dès l'école, pour stimuler le compagnonnage, et cela dans un lieu adéquat.» Et **B** de renchérir: «Nous avions une réflexion élaborée sur l'apprentissage des métiers, car dans notre pratique, nous y sommes confrontés tous les jours! Cette clien-

tèle va être formée pour travailler éventuellement sur nos chantiers. C'était important de leur mettre sous les yeux un bel exemple de réalisation.»

A, **B**, et **C** travaillent ensemble à la conception — n'essayez pas de leur arracher l'aveu que telle idée vient de **A**, de **C**, de **X** ou de **Y**! Par contre, chaque chantier a son chargé de projet. Pour l'Ecole, c'était Sylvain Allaire. «On est tous beaucoup plus présents en chantier que les architectes modèle courant, car on tient à pousser notre idée jusqu'au bout.» L'une des beautés, par exemple, de l'Ecole professionnelle est de laisser les structures apparentes. Logique, dans une école dont les usagers sont là, justement, pour apprendre comment on construit (détail intéressant à cet égard: au plafond de chacune des classes est suspendu un système différent d'éclairage, comme un grand étalage d'électricien à l'échelle de l'école). «Sauf que sur le chantier, ce n'est pas facile de faire comprendre à chaque ouvrier impliqué — et il faut vraiment parler à chacun — que ce qu'il est en train de faire va rester visible, et doit donc être plus soigné. Ils ont tellement l'habitude que tout soit caché!

ABCH est en train de finir également l'agrandis-

sement du cégep local. Mais quel que soit le projet, on peut être certain que la démarche sera la même. «Nous avons choisi d'investir dans le design, dans le temps qu'il faut pour comprendre le programme et pour élaborer le concept, avant même de commencer à dessiner. C'est ça notre force. Donc, nous coûtions plus cher, au départ. Mais on peut assurer le client que cet argent-là va s'économiser dans le projet, par un meilleur concept ou un usage plus intelligent de matériaux. A preuve: pour l'Ecole, le budget était de 86 \$ le pied carré et on l'a réalisé à 69 \$.» Autre exemple: les meubles du préau, dont ils ont créé le design, pour 18 000 \$ de moins cher que n'aurait coûté de l'équipement standard! «Un édifice de belle conception, insiste Guy Courchesne, a plus de valeur en bout de ligne, et ça aus-

Dans un infini de transcanadienne et d'immenses champs plats, s'élève l'Ecole de formation professionnelle de Saint-Hyacinthe, où 400 élèves se préparent à neuf catégories de métiers: électricité, menuiserie, secrétariat, etc. Sa façade vitrée s'étire en ligne brisée sur l'horizon, sous un curieux toit rond qui brille.

Cette drôle de forme, aussi originale qu'élégante, évoque les toits de silos à grain ou les hangars à outils agricoles, tout en recréant des paysages dans ses reflets vitrés. Bref, elle s'insère admirablement dans le paysage, bien que ses créateurs, ABCH Architectes, n'en soient guère conscients, puisqu'ils veulent planter des arbres devant. Elle disent plutôt que ce toit rond, et le large préau qu'il abrite, a pour fonction d'annobler la formation professionnelle. Une intention cruciale, ô combien, par les temps qui courent!

Le projet de 10 M \$ et de 135 000 pi² de surface construite avait 14 mois pour se réaliser. La possibilité d'agrandir devait être prévue dans le design de départ, d'où le plan au sol en barres simples.

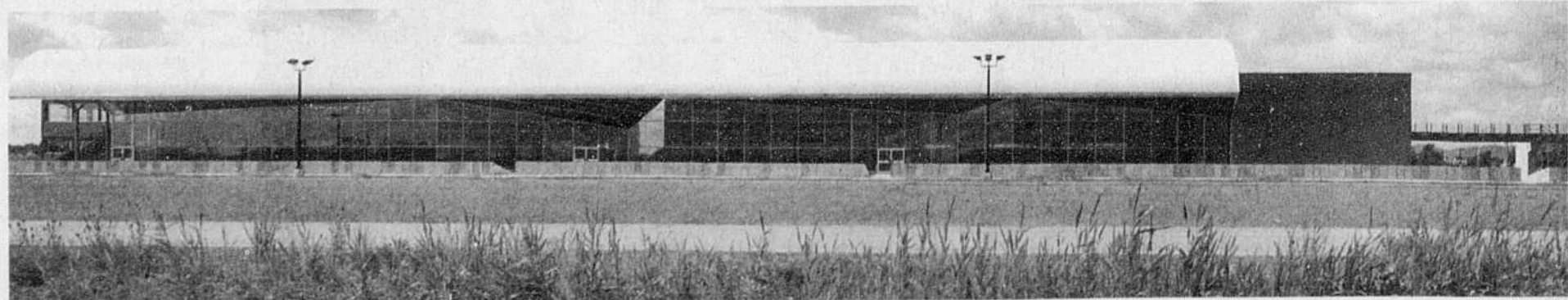
Par le préau, on accède, au rez-de-chaussée, à tous les ateliers de travaux pratiques. A l'étage, toutes les salles de cours théoriques donnent sur la mezzanine. Orienté au nord (sinon ce serait trop chaud), le préau sert d'espace commun aux élèves. Les décrochements de sa façade le séparent en trois zones d'usages et de mobiliers distincts: étude, bouffe, détente. La hauteur de son arche permet au soleil d'entrer aussi par le haut au long de la face sud (à droite sur la photo).

ABCH a créé le design de la rampe d'escalier, et d'autres détails de construction. A noter, la structure de soutien apparente, dont les «fûts» et les «branches» feront écho aux arbres qu'on plantera dehors. Clin d'œil rigolo: les sas menant aux ateliers, longés des rituels casiers (décor habituel des entrées d'école, mais ici extrêmement discrets) sont entièrement peints couleur argenté, dans le style «honneur aux métallos» (ou Heavy Metal?).

La chaleur dégagée par le travail intense des ateliers est redistribuée vers le préau. Le recouvrement du mur extérieur, façade sud, en Solar Wall, complète le système. Total: une économie de chauffage de 80 000 \$ par an, et un gain d'espace, grâce à l'absence de chaufferie!



La coopérative d'habitation de Sainte-Rosalie, malgré certains aspects mal résolus, étonne par ses formes amusantes — un tour de force en soi, dans ce type de construction soumis à des restrictions supercontraignantes — et prouve l'originalité méritoire d'ABCH.



La façade de l'Ecole recrée le paysage.

Concours pour la conception d'une collection de vêtements pour les infirmières et les infirmiers

La Fondation de recherche en sciences infirmières du Québec (FRESIQ), organisme sans but lucratif, a pour principal but de promouvoir l'intérêt et l'avancement des sciences infirmières et des soins infirmiers au moyen de la recherche. La FRESIQ, en collaboration avec le Groupe Collège LaSalle et l'Institut de Design Montréal, lance aujourd'hui un concours dont l'objectif est de doter les infirmières et infirmiers d'une collection de vêtements adaptés à leurs besoins et répondant aux multiples exigences de leur profession.

Les vêtements développés devront, entre autres: faciliter l'identification de l'infirmière dans toute son unicité au sein d'une équipe multidisciplinaire, offrir une plus grande

protection aux patients et aux infirmières en regard de l'hygiène et de l'asepsie, lors de l'exercice des soins généraux et spécialisés et traduire, à l'aide d'une image de marque renouvelée, la dynamique d'une profession qui s'exerce au Québec depuis dix générations.

Ce concours s'adresse particulièrement à des équipes multidisciplinaires. Les équipes intéressées à participer peuvent le faire en se procurant le cahier des charges préliminaire et le document de mise en candidature, à la FRESIQ. Suite à la mise en candidature, un jury sélectionnera un maximum de trois équipes finalistes. Ces équipes seront invitées à soumettre une proposition plus complète. Le haut niveau de professionnalisme des équipes

multidisciplinaires proposées sera le critère de sélection principal pour la première phase du concours. Il s'agit en effet d'un projet de grande envergure, puisque le seul marché des infirmières et infirmiers du Québec représente plus de 70 000 acheteurs éventuels.

Le document de mise en candidature et le cahier des charges préliminaire seront disponibles à partir du mercredi, 28 septembre, 9h, à: Collection INF, Comité de sélection, FRESIQ, 4200 boul. Dorchester O., bur. 504, Montréal, Québec, H3Z 1V4. Une réunion d'information se tiendra le jeudi 13 octobre, 10h, à la FRESIQ. Les intéressés devront remettre leur dossier complété, aux bureaux de la FRESIQ, le mardi 15 novembre, entre 9h et 15h.

FRESIQ

La Fondation
de recherche
en sciences
infirmières
du Québec



GRUPE
COLLEGE
LASALLE

Institut de
Design
Montréal